Marie-Claude Gagnon

Celui

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Jean Dominique Antony Metzinger (1883-1956),
Au Vélodrome (vers 1914), collection Peggy-Guggenheim,
Venise, Italie.

CELUI

Préambule

Je prendrai la précaution de ne pas le prénommer. Cela n'ajouterait rien à mon sujet. Aussi, les ouvrages n'arrivant pas à transmuer et à transcender les expériences personnelles et les gens qui en font partie m'embarrassent la plupart du temps. Je le nommerai simplement Celui.

Je rêve régulièrement de lui depuis mes quinze ans. Il surgit invariablement à vélo. Ce n'est pas tant le fait qu'il arrive en roulant qui me bouleverse, mais sa désinvolture. Puis sa façon de sourire m'en jette plein les yeux : un éblouissement. Quelque chose passe du nord au sud entre les muscles de mon dos et le creux de mon estomac, juste sous ma poitrine. Je sens que je pourrais aussi bien m'agrandir que me dissoudre. Il se produit une révélation, une expérience totale. Je le vois venir de loin. Il pédale. Comment fait-il pour sembler s'entraîner pour le Tour de France tout en circulant aussi lentement ? Peut-être pour s'assurer que je le regarde passer. Celui ne tourne jamais la tête vers moi. Pas à ce moment. Il a tant de jambes, tant de bras, de si nombreux doigts ! C'est un surhomme, un grand athlète. Extensions de ses bras et de ses mains, les poignées de son vélo sont tournées vers l'asphalte, tandis que le cadre se confond avec ses jambes. Splendides. Enfin je le vois. Celui qui incarne parfaitement l'absence et la présence, le désir et l'attente. Je pourrais en mourir là, tout de suite, mais je préfère en vivre. Il croit pouvoir m'échapper, mais je le tiens. Nous sommes prédestinés à une vie merveilleuse, même si nous ne devions jamais plus nous revoir. Mes cuisses et mes genoux le saluent, comme en révérence. Mes membres flanchent d'émoi. M'a-t-il vraiment non remarquée ? M'a-t-il ignorée volontairement, comme à son habitude ?

Celui

Nous nous étions rencontrés sur une grève, à la fin de mon troisième secondaire. J'étais sur le point d'avoir seize ans. Je me souviens de l'avoir aperçu près du terrain de volleyball improvisé par mes camarades. L'amie qui nous invitait au chalet de ses parents m'avait prêté un maillot de bain une pièce, très vert, dans lequel il m'était agréable de me mouvoir. J'aimais habiter ce tissu extensible, je m'y sentais chez moi. Celui nous observait de loin. Plus tard j'ai compris que c'est moi qu'il considérait. Les autres avaient-elles été témoins de nos regards ? Nous avaient-elles vus nous jauger ? Cela importait peu. Depuis des décennies, je tente de reconstituer le temps entre la partie de volleyball et le reste : cette éternité, sur les rochers, à nous rapprocher, Celui et moi. Avec mes copines, nous avions sans doute consommé des breuvages, mangé des *hot-dogs* ou quelque chose de ressemblant, fait des blagues, et après j'étais disparue. Je voulais déjà retrouver Celui. Il est vrai que j'avais toujours eu du mal à rire les plaisanteries. J'y cherchais la drôlerie et m'efforçais de la trouver, mais je m'en amusais rarement. Et ce qui me faisait rigoler laissait souvent les autres indifférents. Comment ai-je pris congé des amies et connaissances ? Quelle grâce m'a déposée sur ces rochers, face au fleuve, près de lui ?

La nuit était tombée et nous étions assis côte à côte en silence. Je pourrais dire qu'il n'y avait que nos lèvres et nos mains qui agissaient, mais il manquerait l'essentiel : ce qui les animait. Ce qui survenait était au-delà des gestes, de la volonté, du désir. En apparence, ce n'était presque rien, quelque chose qui existait à peine. Si on nous avait épiés, on n'aurait pas saisi ce qui se jouait là. Deux ados qui s'embrassaient : banal. Pourtant, une longue cérémonie commençait. Une cérémonie interminable. Nous avions pris soin d'allumer des feux ci et là, de par nos jambes, de par nos poignets, de par nos joues brûlantes. Nous devenions cette masse à la fois dure et poreuse sur laquelle nous nous allongions. Nous étions feu et pierre. Puis le vent s'est levé, puissant comme dans une île, balayant nos préjugés, nos hésitations, nos maladresses. Nous étions les plus grands amoureux de tous les temps. Roméo et Juliette n'avaient jamais existé. L'eau frappait les rochers avec vigueur et nous ramenait au désordre des sensations. Tout ce que nous initiions depuis ce territoire contribuait à nous lier. Les alliances avaient lieu de façon urgente, péremptoire. Il fallait nous y résoudre.

Dans quel état ai-je dû revenir auprès des autres, je ne m'en souviens pas. Ce qu'il me reste du monde, ce jour-là, ce sont des voix lointaines, quelques rires diffus et de vagues silhouettes aperçues depuis notre promontoire. Les camarades appartenaient à un temps autre, à un lieu qui me paraissait à très grande distance de Celui et moi. Un lieu que je ne regagnerais jamais tout à fait. En atteignant ces rochers, j'étais rentrée chez moi. J'avais quitté famille, amis, loisirs pour m'établir en ce monastère.

Celui n'était pas bavard. Moi qui, de coutume, posais une multitude de questions, je n'avais plus envie de savoir. Même pas l'heure. Surtout pas l'heure. Plus question de revenir sur mes pas, de retourner voir ma mère. Ma mère n'existait plus. Elle avait été pulvérisée au moment où la grâce m'avait prise sous son aile. J'étais libérée du labeur, de l'effort, de la honte, de la culpabilité. J'existais en dehors d'elle, enfin ! Je ne retournerais plus chez mes parents, je m'étais affranchie d'eux. Je resterais sur ce cap, aimantée par sa puissance.

Toutes ces années, jour après jour, à reconstituer Celui et les rochers, le fleuve, la direction du vent, l'odeur salée de l'eau, celle sucrée des églantiers, le goût vert de Celui. Plus personne, après lui, n'aurait cette saveur. Plus personne ne me transporterait sur ces sommets d'où je pouvais lire et écrire, chanter, boire, faire un saut prodigieux sans parachute, aimer. Avec lui, c'était la danse la plus déraisonnable, remplie de promesses pour les années à venir, même s'il devait disparaître, même si je devais partir.

Cette autre fois où je l'ai vu apparaître dans notre route des chalets, sur son vélo – j'aime à le redire – c'était un vendredi, l'un de ces rares beaux jours d'été en bordure du fleuve. Était-ce en fin d'après-midi ou en début de soirée ? Le jour n'était pas tombé. J'étais dans la véranda. Puis, d'un coup, dans la petite courbe des Skilling, il a surgi. À la hauteur de chez nous, à peine m'a-t-il regardée, continuant de rouler. Il repasserait puisque le chemin s'arrêterait bientôt, il reviendrait. Ce qui me laissait le temps de sortir, de me montrer, de me rendre abordable, peut-être incontournable. Réussite totale, Celui a cessé de pédaler, puis est descendu de son vélo avec un sourire du diable. L'un de ceux qui restent tatoués dans notre mémoire, dont on ne pourra pas se défaire. L'encre de la mémoire est la plus tenace, même si elle déforme un peu les histoires. Qu'avons-nous pu nous dire pour qu'il reste ? Cela n'avait rien à voir avec des paroles. Pas de geste non plus, rien de compromettant pour l'orgueil juvénile. Son sourire, que je n'avais pas encore remarqué, m'a remuée. Un sourire qui rappelle celui de Mads Mikkelson, l'acteur danois magnifique. Des dents inégales, certaines plus avancées que d'autres, une bouche splendide, imparfaite. Lui ai-je souri ? Comment l'ai-je invité à s'asseoir ? Je me souviens qu'il semblait toujours sur le point de partir, cela durait des heures, mais il restait avec moi. Avec moi seule. Même son vélo, il l'avait mis de côté pour s'approcher de moi. Un vélo à son image : fin, long, élégant.

Avons-nous bu, mangé ? Peut-être quelques guimauves apportées près du feu. Parce que nous avons préparé un feu, à l'abri du vent et des regards, entre des rochers, à nouveau, mais ceux-là étaient plus modestes que ceux de notre première rencontre. L'un d'eux avait la peau très douce. L'air était juste assez frais pour justifier de nous lover au creux de cette masse lisse. Sans doute avons-nous mâché quelques guimauves en guise de repas. Il nous fallait reprendre notre rite de la fin des classes, tout nous y conduisait. Une économie de paroles et de gestes entre nous, quelques sourires. Étonnés et émus de cette fête improvisée, il nous devenait impossible de penser, pas même à nous. L'étreinte ne nous quittait pas, elle avait élu domicile entre nos jambes, nos bras, nos cous et coudes. Nous étions pleins de cet enlacement, remplis à ras bord, pendant des heures, sans jamais déborder de notre sujet. Une fascination. Nous y étions tous les deux consentants. Pas de sortilège, pas de victime dans cette flamme constante que nous entretenions à peine : la chance des débutants. Tout commençait là, sur cette plage rocailleuse qui nous prenait comme si elle nous avait toujours attendus. Nous lui appartenions, nous étions sa progéniture, elle nous protégeait. Ce feu était notre foyer.

J'y ai cherché refuge longtemps après ce soir-là, et aujourd'hui encore, je l'appelle lorsque j'hésite entre la possibilité d'être seule ou de vivre avec quelqu'un qui se tient loin du feu. Avec l'âge, plusieurs se tiennent à grande distance des flammes. Certains ne les ont jamais vues. Ceux qui y ont brûlé se sont éteints ou abîmés à les regarder. Comment ai-je échappé à pareil désastre après avoir pris feu ? Nous nous sommes consumés. Moi en tout cas. Et je m'en suis tirée sans grande brûlure, prête à repartir en quête de bois de mer, pour recréer la chaleur.

Où est Celui ? A-t-il repris la terre de son père ? A-t-il engendré une famille ? Sous quels traits se présente sa femme, ses enfants ? Est-il amoureux d'un homme ? Voyage-t-il ? Il vaut mieux ne pas savoir.

J'allais souvent à l'auberge de notre grève pour le revoir. Je l'attendais la plupart du temps. L'attente était intrinsèque à notre rencontre. L'imagination avait la part belle dans nos amours, nous avions du respect pour elle. Moi en tout cas. Je regardais les gars du village jouer au billard, et je rêvais. Ils étaient tous beaux, presque séduisants. Il m'était facile d'imaginer Celui à travers eux en train de boire et de rigoler, mais lorsqu'il venait, il se mêlait peu aux autres. J'ai souvent pensé qu'il entretenait une forme de mépris pour l'ordinaire. Voulait-il se distinguer, ressortir du lot ? Cette idée m'excitait plus que tout.

Il était différent de ceux qui jouaient au billard à l'auberge, différent de ses frères et du genre masculin en général. Différent aussi des ados de la ville qui venaient passer l'été ou quelques semaines au Bas-Saint-Laurent. Outre leurs airs et leurs expressions distincts des nôtres, ces urbains étaient communs entre eux. Celui n'avait rien à voir avec tous ceux-là. Il avait une vraie singularité. Il inventait un nouveau genre et sa détermination pour y arriver était fabuleuse. Sans être radicalement prétentieux, il offrait des arguments sans paroles. Sa façon d'être en imposait. Sourire en coin, observateur, il se positionnait d'emblée au-dessus de la mêlée. Il ne buvait que des limonades, des eaux pétillantes. Puis il pédalait. Pour de vrai. Il franchissait de longues distances. Celui savait rouler. Il aurait pu faire le Tour de France ou de la Gaspésie, il avait des jambes.

Il avait des jambes, mais où enfouissait-il le reste ? Au pied d'un arbre de la ferme familiale ? J'entends par le reste le cœur, les sentiments. Cherchait-il à les protéger ou à s'en débarrasser comme des déchets de cuisine ?

Cette nuit de notre feu improvisé, nous l'avons passée blanche, à nous tenir, sans même nous regarder. Nous nous alimentions à une source inépuisable. J'y carbure encore. Nous en avons mis, des heures, à nous décider à quitter les flammes et à nous amener, frileux et fiévreux, au chalet familial, où nous étions à peu près seuls. Cet été-là, mes parents étaient retenus dans les terres et je les voyais peu. Nous nous sommes recroquevillés sur le petit lit mou de la véranda. Nous avions ramené les flammes avec nous et brûlions les graisses de notre enfance. Nos mains formaient des dessins improvisés et nous les suivions sans résistance : le feu à l'état pur. Nos vêtements ne faisaient pas barrage à nos élans, ils devenaient couches superficielles de nos corps avec des sens qui leur étaient propres. Ils étaient peaux jetées sur nous par Éros au fil des heures. Des peaux empruntées aux bêtes, au fleuve, au feu, au sable, au vent qui s'était levé avec la marée montante. Nous chantions allègrement, Celui et moi. Nous sifflions des airs surgis du centre de la Terre. Absorbée tout entière par cette musique, j'ai à un moment relevé la tête et aperçu ma grande sœur, nue, filer vers la salle de bain. Étonnée, ne sachant pas quoi dire ni quoi faire, elle a abdiqué son autorité. Connaissant elle-même Éros et sa foudre, elle savait qu'il était inutile d'y faire obstacle sans en subir un retour de flamme. J'ai alors pu replonger dans le ventre de la lithosphère avec Celui. Nos bouches, à n'en plus finir, inventaient des cantates que Bach lui-même n'aurait pu écrire seul. Il a pu créer les siennes parce qu'il était deux, voire plusieurs, voire la mer à perte de vue. Cette nuit-là, Celui et moi étions Bach et tout le reste. Nous trouvions grâce en tout. Et cela, personne ne pourrait nous le retrancher. Cela ferait désormais partie de notre expérience. Nous avions été au cœur du Monde. Nous saurions pour toujours que cette réalité existe, sans qu'elle perde de sa force, de son intensité. Que j'aime les vérandas !

L'intensité : j'avais enfin trouvé un canal qui recevait la mienne. Oh ! Celle-là... si peu comprise, mal aimée. On m'en avait si souvent interdit l'accès. Un peu comme si on m'avait dit de ne pas me servir de mon bras gauche, il n'y avait rien à y comprendre. Je faisais corps avec Celui, certes, et avec elle aussi, l'intensité. Nous étions quelques-uns à la fête : Celui, moi, l'intensité, notre chaleur, notre lumière et d'autres encore, dont la singularité de Celui, que je n'aurais su nommer. Je pourrais dire fougue pour en parler, mais ce ne serait pas précis. Je ne peux le réduire à la fougue ni à la foudre. Pourrais-je l'appeler feu ? Peut-être. Ce ne serait pas suffisant, mais c'est ce qui évoque le mieux Celui. Je reviens à mon intensité. Lui trouver une terre, un arbre où grimper, une voie lactée, une eau salée et sucrée dans laquelle plonger. Ce vent chaud était inespéré. D'un coup je n'étais plus trop : j'étais. Et Celui me recevait avec cœur, main et bouche à l'appui. J'étais complète, accomplie dans notre foyer. Aucune issue n'était obstruée par l'incompréhension des autres. Rien n'était mis de côté de Celui ou de moi. Nous prenions tout, sans distinction. Ce tout n'avait pas de forme, pas de bras, pas d'os. Nous devenions liquides, à la fois lourds et légers, jaune, bleu, rouge, orangé. Barbouillé d'orangé. Nous la portions bien, cette couleur, ce feu fluide, ce feu d'eau, ce bain de toute une nuit. Nous y trempions comme on se lave de toutes les impossibilités, comme on assouplit la peau asséchée par les interdictions. Nous baignions notre corps et le reste se laissait faire. Nous avions perdu la tête et l'allure. Je ne le voyais plus, ne le cherchais plus. Nous étions devenus ventre, langue, souffle, peau, périnée, joue. Devenir une joue immense qui s'offre au jour et à la nuit est inouï. On ne craint plus rien, on vit. Il n'y a plus de travers, pas d'obstacles ni d'empêchements, la voie est libre. On ne pense pas : la voie est libre. On ne pense pas comme ça. La voie est libre, c'est tout. Et notre joue est rose.

La sienne a commencé à pâlir un peu après l'aube. Il devait partir pour aller faire le train, ce fils d'agriculteur. C'est de façon indirecte, par son frère, que je l'ai déduit. Son cadet venait me rendre visite et pratiquer une forme d'amitié avec moi. Je dis une forme, je sais, c'est vague, mais ce qui se passait entre nous était flou. Si je m'intéressais à lui, c'est parce qu'il me rappelait Celui : un air de famille. C'était ingrat pour ce garçon, mais il acceptait de jouer ce rôle en prenant les airs de son frère. Il était autre et ce n'était pas celui-là que j'attendais. Il ne pouvait même pas prétendre à être un substitut de son aîné. Il parlait trop pour lui ressembler. Il expliquait et justifiait le moindre geste, je ne m'y retrouvais pas. Nous parlions beaucoup, mais jamais de Celui. Au petit matin d'une nuit blanche, il m'a annoncé qu'il rentrait pour le train, comme son frangin devait aussi le faire. Celui parti sans faire de détour ni promesse de retour. Il n'est d'ailleurs pas revenu, si ce n'est qu'en rêve. Qu'aurait-il pu nous arriver de mieux après ces heures au centre de la Terre ?

Ce n'étaient même pas des heures, pas plus que du temps. Ce n'était rien qui puisse se quantifier. Il ne pouvait nous rester que l'attente, tantôt rose, tantôt bleue. J'étais latente, toujours sur le point de me déclarer amoureuse. Mais je ne l'étais pas. J'étais mes rêves. Accroché là, il devenait tantôt nuage, tantôt soleil, dans une forme de songe, d'accessibilité muette et folle, trait de feu. Tel était Celui qui roulait en moi, qui n'achèverait jamais sa course. Il était calqué sur une attente dont je connaissais les confins. Il était fait sur mesure, familier avec mes manques. En parlant de lui, on dirait que j'exagère, mais c'est tout l'inverse, je ne pourrais imaginer pareille non histoire.

Aux yeux du monde, il ne se sera rien produit. Rien qui justifie d'écrire à propos de ce garçon. Deux rencontres, quelques câlins, des sourires, un vélo et un adolescent qui regarde tout de haut. Cela est sans intérêt, ordinaire, et surtout, sans véritable récit. Pourtant, cet été-là, l'essentiel du monde nous a été livré, à Celui et à moi, et l'histoire est superflue. En inventer une rendrait tout faux. Une façon certaine de passer à côté du sujet, lequel n'est pas Celui.

Je reprends : il y avait la grève, le terrain de volleyball improvisé, le fleuve aux airs de mer à cette hauteur de la rive, l'amie qui nous avait invitées, beaucoup de filles en maillot de bain, un ballon que je ne me souviens pas d'avoir vu, mais qui devait flotter au-dessus de nos têtes, puisqu'une partie se disputait. Cela est indiscutable, cela est arrivé. Puis il y a ce garçon, un peu en retrait, un peu grand, qui nous regardait de loin. Je n'ai pas remarqué qu'il était beau, qu'il présentait quelque chose d'inégal, peut-être parce qu'il n'avait pas encore souri. C'est après que tout devient flou. Comment me suis-je retrouvée sur les rochers avec lui ? Quel a été le signe, le signal pour me convaincre de quitter la fête et d'aller le rejoindre ? Peut-être n'étais-je pas difficile à convaincre. Il a bien fallu qu'il se rapproche de nous pour que j'interprète un geste ou pour que j'entende une sorte d'invitation venant de lui. Et je suis presque certaine que ce n'est pas par les yeux que je me suis laissée entraîner vers le cap. Les yeux, j'ai été longtemps sans les voir. Je leur portais peu d'attention.

Je pourrais abdiquer, ne plus chercher à comprendre ou à savoir ce qui a eu lieu entre le terrain de volleyball et les rochers, me dire que ce qui importe est que je me sois retrouvée avec Celui sur ce promontoire. J'ai pourtant essayé de m'en tenir à l'essentiel. Mais qui me dit que l'essentiel ne se tient pas précisément dans ce moment de transition : entre. Entre le divertissement et le cœur du Monde. Pour tout dire, c'est ce que je soupçonne. Il m'est difficile d'abandonner ce moment. On dirait un petit qui joue à cache-cache, fait le fanfaron, mais qui ne voudrait surtout pas être oublié. Au contraire, on doit le trouver. Moi, en tout cas, je veux le trouver. J'ai l'impression qu'en le découvrant, je saurai ce qu'il faut faire, où aller, parce que j'erre, je fais les cent pas entre le filet de volleyball et le reste, avec Celui.

J'ai aussi en tête les breuvages et quelque chose du genre *hot-dog* ayant précédé mon déplacement vers lui. Est-ce que je savais que je quitterais les autres pour aller plus loin sur la grève ? Est-ce que je savais que j'étais sur le point de non retour et qu'on ne revient pas indemne de ce genre d'excursion ? Je ne le savais pas, et si je l'avais su, je m'y serais rendue en courant. J'aimais déjà courir et pédaler. Est-ce le fait de nous consacrer au vélo, lui et moi, qui nous avait réunis ? À seize ans, nous avions chacun le corps sculpté à même un muscle. Nous nous présentions de façon différente des adolescents habituels. Bien que je ne sois pas convaincue qu'il s'agisse de cela. Cela peut-être, mais surtout, quelque chose d'autre : l'entraînement de notre corps faisait partie de notre langage commun, lequel était toutefois plus vaste que cette musculature découlant du sport. C'était comme le trait d'union permettant notre communion.

Si j'aimais bouger, je n'avais pas d'aptitude pour les sports d'équipe et pas d'avantage pour le volleyball. Je me prêtais à ces jeux lorsque j'y étais contrainte et pour éviter de me singulariser. Cette fois, peut-être m'étais-je distinguée par mon manque d'habileté à suivre le ballon. Il est possible que j'aie attiré l'attention de Celui parce que je regardais du côté du fleuve, là où il se trouvait lui aussi. Ou encore mes cuisses de rouleuse et de danseuse approximative lui auront plu, en lui suggérant de façon subliminale, que nous appartenions à la même communauté. Grâce à l'eau, je l'aurai aperçu. Je suis presque certaine que j'ai regardé le fleuve. Il a toujours surpassé, à mes yeux, tout ce qui peut être donné à voir. Mais avec pareil visage dans mon champ de vison, la beauté se décuplait, il ne pouvait en être autrement.

Cette reconstitution de ma rencontre avec lui est maladroite. Peut-être est-ce moi qui me trouvais dans son champ visuel ? Et m'étant sentie observée, j'aurai simplement regardé d'où on me regardait. Tout cela peut sembler quelconque mais ne l'est pas. Chaque détail compte : la couleur des maillots de bain, les jambes des autres filles, la hauteur du soleil dans le ciel, la largeur du filet, l'humidité de l'air. Il faisait chaud. Plus chaud que les jours d'été habituels au Bas-Saint-Laurent. Une chaleur qui laisse passer l'air, qui ne plombe pas. Au contraire, celle-là donne de l'élan. J'ai sans doute trouvé les ressources pour prendre un certain plaisir au jeu. Après tout, c'était la fin des classes, il faisait beau, je m'amusais et j'étais vue. Puis je me sentais comme une athlète dans cette peau, ce maillot. J'aurais fait n'importe quoi : sauter à la perche, lancer le javelot, tirer à l'arc. Je me serais sentie à la hauteur de tout dans ce tissu extensible, que je soupçonnais de magnifier mes formes. Pudique, je ne m'étais pas regardé après l'avoir enfilé. Je ne voulais pas qu'on me voie en train de me considérer dans une glace, cela m'était insupportable. En revanche, je n'étais pas gênée qu'on me prête attention. J'étais même d'accord pour qu'on m'examine, au besoin.

Qu'est-ce qui a pu me pousser à abandonner les *hot-dogs* et la compagnie des amies ? J'ai poursuivi un rêve. J'aurai aperçu Celui sur les rochers et j'aurai improvisé une balade en solitaire pour aller le rejoindre. J'y serai arrivée comme à un rendez-vous, libre. Comme si j'y avais été conviée. Cela se sera fait naturellement, sans que les préjugés aient le temps d'agir entre nous. Il m'aura souri, j'aurai été magnétisée par ses doigts ou ses genoux. Les détails attirent davantage le regard que ce qui est flagrant. Je me serai privée de son sourire pour apercevoir le nœud d'une phalange ou l'aspérité du joint entre sa jambe et sa cuisse.

Les rochers, pour tout dire, je m'en souviens peu. Pas dans les détails. Ils étaient gros et constituaient un cap. De là, on pouvait voir loin et être vu. Nous ne nous étions pas exposés au regard de mes camarades, lesquels auraient tôt fait de m'identifier. Celui et moi avions trouvé une crique à l'abri de toute distraction, je m'en souviens à présent. Tout ce qui était en dehors de nous a bougé au ralenti, puis s'est anéanti. Le feu de camp de mon groupe est ce que j'ai aperçu en dernier, avant de me consacrer à l'abri déniché avec Celui. Cherchions-nous vraiment à nous protéger des autres ? Un peu, sans doute. Nous voulions surtout nous enfouir, disparaître. Nous avions trouvé le lieu idéal pour le faire. Il a mis sa main sur ma nuque ou sur mon front, peu importe. Le geste était plein, sans hésitation, sans peine, sans peur. J'ai dû me blottir comme une bête, abandonnant ma tête au bras hospitalier. Oui, ce bras était hospitalier. Sans le savoir il me secourait. La maladie du manque est disparue d'un coup. Un peu comme une pièce vide qui se remplit d'un coup. Je sais, c'est commun pour parler de quelque chose qui se compare difficilement à ce qui est connu. Cela peut faire penser au moment où on retient son souffle, entre l'inspiration et l'expiration, dans de grandes balançoires ou dans la voiture familiale, enfant, lorsque nous nous trouvions entre deux énormes côtes, il y avait un moment de suspension. La suspension à pleins tubes. Nous étions en plein vertige, mais sans haut le cœur, sans étourdissement, sans peur de tomber dans le vide. Puisque nous étions le vide. Émancipés des doutes, des peurs, des préjugés, nous nous trouvions entre ciel et terre. Notre grotte était spacieuse et silencieuse, pleine de ce vide.

Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai alimenté le désir de d'amener Celui à la Caverne des Quarante Voleurs à notre grève, mais cela ne s'est pas produit. Je me voyais gambader avec lui sur les galets, à la tombée du jour. Je le transplantais dans mon imaginaire, sans égard pour ses véritables aspirations. Parce que lui, tout ce qu'il semblait vouloir était de rouler, se faire voir et s'arrêter au passage, lorsqu'un sujet retenait son attention. Je me réjouissais d'avoir été un motif intéressant à ses yeux et j'espérais devenir pour lui un thème, une question, voire une histoire. J'avais des aspirations.

M'avait-il vue venir pour ainsi disparaître sans prévenir ? Cela s'est joué à notre insu, de façon innocente, j'aime à le penser. Il était appelé à cesser d'exister sur le territoire de notre incendie, après lequel il est devenu ressortissant de notre pays. Notre grand feu n'a pas fait de mort ni de blessé grave. Nous en avons émergé sans blessure, je l'ai déjà dit. Celui en a profité pour traverser la frontière et aller vivre ailleurs. Oh ! pas très loin. Si j'avais voulu, j'aurais pu l'apercevoir en tirant le cou. Mais il n'était pas question que j'aille à l'encontre de ses envies. Il voulait partir et je n'y pouvais rien. Et au fond, cela ne changeait pas grand-chose puisqu'il galopait en moi. Parfois, il avançait au ralenti ou reculait, selon mes humeurs. Je le faisais valser, mon premier amoureux. Il tournait en moi à m'en étourdir. J'en oubliais de sortir, de retourner à l'auberge pour voir s'il était revenu. J'aurais pu mandater mon amie pour me dire s'il était passé au village. Je ne le faisais pas. Cela ne m'intéressait pas. Pas seulement parce que j'étais aussi orgueilleuse que lui, pas seulement. Dans mon imaginaire, il rentrait continuellement au pays. L'espoir se conjuguait avec tous les temps de mes représentations mentales. C'était plus beau que tout ce qui aurait pu arriver.

C'était surtout plus simple que de l'attendre pour de vrai. Une façon d'éviter de me sentir vaincue et d'être en porte-à-faux avec la réalité, laquelle me déplaisait et me décevait. Pourquoi me laisser encombrer par le désenchantement, alors que j'avais un accès privilégié au fabuleux ? N'empêche, il m'arrivait, en de rares moments d'égarement, d'espérer Celui au détour d'une promenade à vélo ou sur la berge. Un moment furtif où ce qui existait m'était insupportable. C'était comme un élancement dans la gencive en pleine canicule, un abcès. Pour venir à bout de cette douleur infectieuse, il aurait fallu que je la soigne, et franchement, je n'en avais pas envie. Je préférais passer outre, l'ignorer. Le film pouvait reprendre : je m'asseyais sur un banc de sable et je me le représentais arrivant de loin, insolent de détachement.

Cette fois, il marchait à côté de sa bicyclette à cause d'une crevaison. Il faisait appel à mon aide. J'avais tout ce qu'il fallait pour réparer son pneu : pompe à vélo et *gaffer tape* pour les gros travaux. Pendant qu'il gonflait ses pneus, j'examinais ses mollets pas tout à fait droits et me régalais. Inégal, ce garçon me plaisait.

Le terrain sur lequel j'avais joué au volleyball avec mes camarades avait lui aussi été inégal. À seize ans, je me réjouissais de toutes les irrégularités. Je chérissais les pannes de courant, les orages, les grandes marées qui emportaient tout. Je voulais voir les éclairs, entendre le tonnerre gronder. Je souhaitais que notre autobus scolaire tombe en panne ou ne vienne pas, que nos professeurs soient tous malades en même temps. Ce genre de choses qui me permettraient de fuir ce qui se présente, une fissure dans la monotonie des jours. À défaut de foudre, je l'inventais. Or la plus grande partie de mon temps passait à tenter de me souvenir de ce qui s'était produit entre les *hot-dogs* et les rochers.

Un moment aussi crucial peut-il prendre définitivement la poudre d'escampette ? Pourquoi agir ainsi ? Qu'est-ce qui le motive à vouloir déguerpir ? Aurait-il honte de ce qu'il pourrait révéler ? S'en sentirait-il coupable ? Qu'a-t-il à cacher ? Enfin, personne ne m'a forcée à aller rejoindre Celui sur ce cap. Je n'avais consommé aucune substance illicite. J'étais sobre. Être à la place de ce moment, je me sentirais obligé de tout révéler, surtout à quelqu'un qui, comme moi, cherche à savoir depuis toutes ces années. Il vient un temps où il faut savoir dire les choses comme elles sont. Plusieurs moments nous

jouent des tours. Ils filent sans qu'on s'en aperçoive, et tout d'un coup, on constate qu'ils ont déguerpi, sont ailleurs. On se demande ce qui s'est produit et on ne s'y retrouve plus. On a beau s'efforcer de trouver des points de repère dans l'évènement qui nous obsède, ils se dérobent eux aussi. Ce sont précisément eux, les points de repère, qui s'enfuient. Comme s'ils ne voulaient pas être reconnus. Ils se volatilisent et nous restons cois. On dirait qu'ils n'ont pas de substance et qu'ils ne veulent pas rester à nos côtés. On ne peut quand même pas les y obliger. Il nous faudrait les capturer à leur insu plutôt que de les laisser jouer avec notre inconscient. Les saisir à rebours. Ce qui exigerait de nous une grande vigilance. Quant aux moments importants, on devrait pouvoir les distinguer des autres, ceux habituels. Mais comment savoir qu'il s'agit d'un évènement incontournable ? Cela est rarement possible, à moins de développer un instinct à toute épreuve. Parfois on sait qu'il s'agit d'un grand moment, mais la plupart du temps, on l'ignore, on passe à côté en traversant la pièce. En fait, on ne traverse rien du tout et on ne se laisse surtout pas atteindre par qui ou quoi que ce soit. Tout glisse sur nous ou nous frôle et on sort du décor. Le mieux serait de vivre entièrement tout ce qui vient à nous maintenant.

Je semble m'éloigner de Celui et je n'en ai pourtant jamais été aussi près. Ce que je cherche est peut-être resté pris dans le filet de volleyball.

J'ai pensé à retourner sur ces lieux à plusieurs reprises pour regarder la disposition des terrains, revoir le promontoire, situer l'endroit où nous avons joué en maillot de bain et d'où je l'ai aperçu pour la première fois. Il m'aurait été facile de le faire, cette grève m'a été accessible. Sans doute en étais-je trop près. Je n'aurais pas voulu m'y faire surprendre par Celui ou par l'un de ses représentants, son frère par exemple.

Les années qui ont suivi le voyage en amoureux au centre de la Terre, je vivais trop loin de ces rivages. Il aurait fallu que j'y retourne seule et j'étais chaque fois en compagnie d'amis ou d'un vague amoureux. Revenir sur un lieu sacré demande une forme de recueillement. Je risquerais aussi d'être déçue par cette grève qui a dû être transfigurée en quarante ans. Il me serait insupportable de voir un stationnement ou une piscine à l'eau de mer à l'endroit de notre jeu improvisé. Je suis toutefois certaine que les rochers y seraient. Ils auraient été rongés par la mer, mais je pourrais les reconnaître et aller m'y blottir. Ce qui aurait pour effet de me rendre nostalgique et par conséquent pathétique. Je n'y retournerai pas.

Je pourrais passer un coup de fil à l'amie qui nous avait invitées, il m'arrive de la revoir. Il est possible qu'elle se souvienne du moment entre les *hot-dogs* et ma disparition. Mais faire intervenir une tierce personne entre Celui et moi pourrait briser l'intimité que j'ai eue avec lui et enfreindre notre secret. Ne me reste plus qu'à surprendre un repère au détour d'un songe.

Je me souviens d'une clôture blanche qui délimitait une propriété, pas très loin du terrain de volleyball. Elle était en bois, très basse, et comme toutes les autres clôtures de cette grève, elle semblait nous inviter à passer faire un tour chez son propriétaire au lieu de faire barrière aux intrus. Est-ce elle qui fit apparaître Celui ? Je ne veux pas dire qu'il habitait là, pas du tout, la ferme de sa famille était située plus haut dans les terres, à quelques kilomètres. On voyait cependant qu'il prenait plaisir à se trouver à cette grève, qu'il s'y sentait à l'aise. On aurait pu le prendre pour un vacancier, il en avait l'allure détendue. S'était-il tenu longtemps près de cette clôture ? L'image ne me revient pas nettement. J'ai mémoire de sa silhouette plus tard, sur le cap. Aurais-je vraiment eu cette audace de me rendre à ses côtés sans qu'il m'y convie ? S'il en est ainsi, cela pourrait expliquer tout le reste, c'est-à-dire le fait que je ne l'ai plus revu après la deuxième rencontre. Il n'aurait pas suffisamment pédalé pour me séduire et cela l'aurait ennuyé. Du moins, c'est ainsi que la morale en cours laissait entendre les choses – et les mœurs ont peu changé. Il y avait forcément eu quelque chose dans son attitude, je ne sais pas, un geste, une façon de me regarder qui m'avait donné l'élan d'aller vers lui. Autrement, ce n'est pas possible. On ne va pas rejoindre un garçon pour rien, sur des rochers, à la veille de ses seize ans, et de surcroît, en ne portant qu'un maillot de bain.

Pourquoi pas ! J'étais ce genre de fille à faire ce genre de chose. Ma timidité me poussait à entreprendre des actions qui me donnaient les airs d'une fonceuse. J'étais furieuse de souffrir d'innombrables peurs que je m'efforçais de dominer et d'envoyer valser. J'allais de l'avant et parfois au-devant de déconvenues qui me ramenaient à mes trouilles. Mais je continuais, j'étais intraitable et refusais de me laisser intimider par mes revers de fortune. La disparition de Celui, même si elle m'impressionnait, ne me décourageait pas. Au contraire, je redoublais d'ardeur telle une guerrière de l'amour. Certains me disaient courageuse. Il m'arrivait de l'être, mais il me semble que la plupart du temps j'agissais davantage par bravade que par courage véritable. Quoi qu'il en soit, il n'était pas question que mes craintes m'empêchent d'aller où je voulais : sur les rochers. J'aurai trouvé ce garçon séduisant et cela m'aura suffi. À quinze ans, on n'en demande pas davantage. La chance des débutants est d'avoir peu d'exigences : il est beau, il me plait, j'y vais. J'étais tombée sur le meilleur chocolat de la boite, fourré au caramel. L'envie de le rencontrer avait d'abord fondu dans ma bouche et continuait de se liquéfier partout dans mon corps. Alléchante confiserie, mon premier amoureux se révélait tentation incontournable. Pas question de commencer ma vie par l'abstinence. À cet âge, on ne se retient pas de ce genre d'impulsion.

Oui, je me souviens de lui comme d'une friandise. Il avait toutes les caractéristiques de l'éclair au chocolat : un aspect irrésistible, long, aux extrémités arrondies. Son type d'élégance annonçait le bonheur. Le regarder était une fête. Il avait été conçu par le plus grand pâtissier de la région. Ce n'était pas l'un de ces gâteaux ramollis par la crème. Il restait ferme et tendre et avait une belle consistance. Le chocolat qui le coiffait était de première qualité, nappé en boucle, chevelure de titan. J'aurais voulu rester des heures à le contempler, avant de me décider à l'embrasser. Évidemment, on ne peut côtoyer un éclair au chocolat aussi longtemps, il mollira et perdra sa superbe. Une petite demi-heure de fréquentation était tout ce qu'il pouvait souffrir avant de se défaire en moi. Une expérience qui absorbait tous mes sens. Ni gourmet, pas particulièrement gourmande, je sentais toutefois l'appétit jaillir en l'apercevant. Ce n'étaient pas les gargouillements habituels qui nous tiraillaient au dernier cours de l'avant-midi. Cela se manifestait plus bas, dans le ventre, sous forme de petites contractions qui ne me lâchaient pas. Impossible d'y faire abstraction. Elles arrivaient au boudoir de mon sous-sol sans prévenir et s'affalaient de tout leur long sur le canapé en sirotant mes alcools les plus forts. Je n'y pouvais rien. Et lorsque les vapeurs s'emparaient d'elles, elles perdaient toute inhibition, prêtes à s'élancer dans les gestes du stupre et de la luxure. La bouche entrouverte, les yeux mi-clos, elles rougissaient de désir et leur respiration commençait à changer. Elles se levaient alors et allaient vers le tourne-disque pour y empiler les 45 tours de blues qui nous accompagnaient. Avec la musique, elles devenaient insupportables, commençant à lancer leurs membres en tous sens et leur tête n'était plus que cheveux narguant l'ordre de la place. Puis elles chantaient par-dessus la musique, par-dessus l'air, par-dessus moi. Les garces, elles me squattaient et je savais qu'elles me mettraient dans tous mes états, que j'en sortirais épuisée, surtout si je leur résistais. J'ai vite compris leur ruse et me suis laissé faire. La débauche s'emparait de nous pour quelques heures et nous nous délections de ses élixirs. Pourquoi nous en défendre ?

En dehors de ces moments, rien ne semblait atteindre Celui. Il avait du flegme et une contenance qu'il ne me venait pas à l'esprit de remettre en question. Je le trouvais parfait ainsi, il me convenait. Son inaccessibilité me donnait la possibilité de rêver.

J'élaborais des plans pour l'atteindre. La plupart d'entre eux étaient précis, mais quand venait le temps de les mettre en œuvre, je laissais choir le projet, lequel m'excitait moins que de l'inventer. J'avais entre autres imaginé que nous nous rendions, mon amie et moi, à l'encan de cochons qui se tenait chaque lundi soir au sommet de l'interminable côte de la municipalité où habitait Celui. Il s'y trouverait peut-être. Lorsqu'il y aurait eu un petit attroupement de porcs dans l'enclos, j'aurais par inadvertance ouvert la porte qui les aurait libérés et mon espéré n'aurait eu d'autres choix que de réagir à ma maladresse. Il aurait été amené à penser que j'étais maladroite ou tarée, ou tarée-maladroite, ou encore très drôle, ou pas drôle du tout. Il aurait dû prendre position à mon sujet. Après je me disais qu'il n'était pas nécessaire que Celui ait une idée précise de moi et qu'il était même peu souhaitable qu'il en soit ainsi. Peut-être était-il semblable à moi et préférait-il me laisser errer dans toutes les sphères des possibles. Pourquoi lui imposer d'avoir une opinion, lui qui ne m'obligeait à rien ?

J'évitais d'avoir un avis sur Celui. J'avais quelques impressions, mais sans plus. Jamais je ne l'avais imaginé en train de traire les vaches, d'enfiler son pantalon à l'aube ou de l'enlever avant d'aller au lit. Je n'étais pas curieuse de savoir comment il se douchait, à quoi il employait son temps les jours de pluie. Je connaissais peu de lui et cela me satisfaisait. Je considérais que j'avais eu accès à l'essentiel de ce qui le constituait. C'était d'une valeur absolue. Sa façon d'embrasser montrait qu'il était sans compromis. Il ne passerait pas d'arrangement avec ce qui lui était indispensable. Ma seule façon de me représenter Celui était rattachée à ce que nous serions ensemble, indifféremment de l'activité qui nous rassemblerait, laquelle devenait accessoire. Moi qui avais en aversion tous les travaux manuels, j'aurais consenti à une séance de tricot en sa compagnie. Les bonnets confectionnés dans notre aura auraient été des œuvres d'art. Leurs couleurs lumineuses auraient donné la plus grande sensibilité et l'intelligence à ceux qui les auraient portés.

Ensemble, nous avions cette puissance-là. Cela, je ne l'invente pas : lorsque nous nous trouvions au cœur du Monde, son état en était altéré. Les téléjournaux annonçaient la fin des guerres, aucun athlète ne ressortait des Olympiques humilié, chacun avait droit à sa différence. On en avait terminé avec la famine, la pauvreté, la misère, tous les peuples avaient de quoi manger. Les dictateurs se transformaient en médiateurs, les narcissiques manipulateurs, en Dalaï Lama. Nous connaissions la plus grande source de bonheur : l'amour. Je ne parle pas du sentiment institutionnalisé sous forme de couple ou de famille, je veux dire que cet absolu nous jetait en plein centre d'un organe comparable au cœur. Un cœur immense et sans membrane, où la chaleur ni trop sèche ni trop humide nous consolait des mesquineries ambiantes, des jalousies, des méchancetés. Un climat idéal, bienveillant. Oui, ce cœur-là était bienveillant. N'allez surtout pas vous faire à l'idée que nous étions mièvres, il y aurait malentendu. Nous avions beaucoup de caractère et de poigne l'un sur l'autre, nous nous chamaillions corps à corps une bonne partie du temps. De l'extérieur, nous paraissions sans doute en lutte. C'en était une, mais sans guerre. Nous nous tenions continuellement en un point d'équilibre, sans fatigue, sans culpabilité, sans même y penser. Cela se faisait naturellement.

J'ai désigné Celui comme un garçon et je n'aurais pas dû. Il n'était ni garçon ni homme. Il évoluait sur un fil, quelque part entre ces deux états. Sans être désenchanté, il avait perdu toute naïveté. Pour celle crédule et spontanée que j'étais, cette aptitude à voir plus justement les choses m'apparaissait inestimable, inouïe. Il m'amenait dans une dimension de son être et du mien dont je ne soupçonnais pas l'existence.

Il m'arrive parfois d'observer ce phénomène furtivement, du dehors, chez des étudiants qui, revenant des longues vacances d'été, affichent un air à la fois grave et léger. Une expression que je ne leur connaissais pas, qui trahit leur passage entre la forme liquide de l'adolescence et celle solide de l'adulte. Toutes les forces et vulnérabilités semblent tenir dans ce couloir réservé à ceux qui errent, sans qu'on exige d'eux de se dépêcher à traverser d'un lieu à l'autre. On les tolère, sachant d'instinct qu'il ne sert à rien de les brusquer.

Très lumineux à certains endroits, ce passage souterrain pouvait s'assombrir d'un coup, nous laissant tâtonner dans la plus grande noirceur. Je ne voulais plus en sortir, même lorsque Celui était introuvable, sachant que je fréquentais un lieu d'exception. Jamais je n'ai été effrayée à l'idée d'y rester, cela ne me traversait pas l'esprit. D'ailleurs, l'esprit était peu concerné par ce qui se produisait là. Avec l'intelligence qui lui était propre, le corps avait prédominance sur tout. Les sens se déployaient, le goût surtout. Des saveurs jusque-là inconnues m'enivraient, mais dès qu'on allait à l'extérieur, elles s'évanouissaient comme si elles n'avaient jamais existé. On aurait dit qu'elles étaient trop délicates pour se confronter au sucre et au sel sans nuance du dehors. Elles évoluaient à l'intérieur, laissant de belles impressions. À la fois fines et puissantes, elles ne savaient exister qu'au centre de la Terre. Je les prenais dès lors pour modèles, inspirée par leur qualité rare.

C'était Celui qui me permettait d'accéder à ce lieu. Seule, je ne trouvais pas le chemin pour m'y rendre. Y retourner souvent avait peu d'importance, l'essentiel était d'y être allée, ne serait-ce qu'une fois. Après, on ne peut l'oublier, à moins de faire des efforts incommensurables en ce sens. Il faudrait être idiot ou trop souffrant pour s'en priver.

Mon amoureux était magnifique dans cet environnement. Sa façon de bouger se métamorphosait, il en devenait méconnaissable. Était-elle plus lente ? Je n'en suis pas certaine. Elle empruntait à la circularité. Comme si nous nous retrouvions en pleine lune un soir orange de juillet. Il me semblait avoir trouvé mon milieu naturel. Il me semblait que tout le reste, au dehors, était faux. À peine entrés en ce lieu, un souffle chaud s'emparait de nos mains, de nos peaux, et nous glissions, ranimés, au centre de notre abri. Pas de condition, pas de protocole, nous étions livrés à nous-mêmes, bien que traversés par ce feu en plein milieu d'un été qui durerait aussi longtemps que nous aurions besoin de cette chaleur. L'idéal nous berçait comme des enfants. Nous n'avions qu'à nous laisser faire.

Nous n'avions pas l'habitude de cette faveur-là, étant habituellement soumis à des séries de règles et de codes qui nous avertissaient, nous observaient, nous menaçaient, nous obligeaient, nous effrayaient, nous blessaient, nous méprisaient, nous avilissaient, nous maltraitaient. Moi, en tout cas. Arriver là relevait de l'irréel. Ce qui étonnait le plus était notre fabuleuse aisance : tant que nous acceptions d'y être, nous y étions. Nous n'avions pas à dire bonjour, à sourire ni à nous rendre service. Cet espace était autre. Les devoirs n'y avaient pas leur place. Nous nous comportions comme si nous avions toujours été là. Cette liberté soudaine ne nous gênait pas. Au contraire, nous en profitions pour faire connaissance, sans nous soucier de « bien » faire les choses. Nous perdions toute notion du temps. Nous nous trouvions dans une dimension qui ne supportait pas de tenir compte des minutes et des heures. Ce n'était pas son affaire. C'était la première fois que je faisais face à l'espace sans la durée. Même l'espace y était méconnaissable. Cela me déstabilisait, mais j'oubliais, absorbée par le silence.

C'est le temps qui fait du bruit. Il morcelle les jolies promenades, les courses à pied, les cours, les dîners, et tout prend fin. Les morts sont souvent précipitées. Je voulais rester en ce lieu sans mot, sans mort, sans explication. Je savais d'instinct que c'était là que tout se jouait, que cela avait à voir avec notre capacité à absorber l'espace entre deux notes. Nous étions dans la désobéissance totale, flottant au cœur du Monde. Je me souviens d'être entrée dans la main de Celui au moment où il touchait mon ventre et je n'étais que chair brûlante. Une sensation aiguë me prenait et je savais d'un coup ce qu'était le feu et la lumière réunis. Je n'étais plus que flamme, haute, moi qui m'étais si souvent sentie minuscule. Je nous voyais brûler, nous intégrer à la chaleur. C'était dans l'ordre des choses, parfait.

Les feux de camp à la guimauve, les samedis soir, ne m'intéressaient guère, si ce n'est que pour me laisser absorber par ce qui se consumait devant nous. Cela me rappelait le microcosme et le macrocosme avec Celui. J'y passais faire un tour pour saluer amis et vacanciers et les abandonnais vite, pressée de me souvenir de l'espace partagé avec mon presque amoureux. Je dis presque, parce que je ne trouve pas les mots précis pour parler de ce que représentait Celui pour moi. Amoureux est insuffisant, il était geyser. Il était eau et ardeur, jaillissement et enthousiasme. En ce lieu, jamais je n'ai douté de sa ferveur.

Dehors, il devenait parfois comme tous les autres : banal, quelconque. Je n'aimais pas l'apercevoir ainsi, dénaturé. Mieux valait ne pas le voir du tout. Je refusais de me satisfaire d'une image qui n'était pas digne de lui. De lui à l'état pur. Ce reflet médiocre me déprimait et je détournais les yeux, trouvant prétexte pour partir, pour aller l'espérer ailleurs. Je ne pouvais supporter qu'il soit vulgaire, empruntant un rire niais, cela ne lui allait pas.

Heureusement, la plupart du temps, Celui était à la hauteur de lui-même et je m'en réjouissais. Il ne m'adressait pas la parole dans les lieux publics et cela me rassurait. J'interprétais son silence comme une marque de respect pour ce que nous avions touché ensemble. Pendant que mon amie s'en faisait pour moi, j'éprouvais une grande fierté à être en relation avec une pointure rare du monde.

En surface j'agissais peu, mais je vivais une démesure que les autres ne semblaient pas comprendre. Leurs préoccupations du « faire » m'ennuyaient : faire la lessive, les courses, le ménage, les marches en soirée et les repas - autour desquels tout tournait. Pourtant, palourdes, éperlans, caplans, homards, flétans, morues me ravissaient. Je les espérais et m'en délectais. C'était un véritable plaisir.

Mais un autre appétit, l'imaginaire, se substituait à celui de l'estomac lorsque le fleuve me lançait un appel. Et cette offre m'était irrésistible. En plein milieu d'un repas, je cessais net de mâcher le poisson du jour. Je m'alimentais soudain à une autre source. Le large m'envoyait des signaux, me priait d'aller le rejoindre. Là-bas, j'aurais accès à un autre genre de mets. La promesse était irrésistible. J'enfilais en moi-même mon maillot et je partais vers l'étendue gris-bleu qui s'offrait à moi. J'allais retrouver les sirènes multicolores. Elles étaient enchanteresses, se prélassant sur les gros rochers déposés ci et là dans la mer. Personne d'autre que moi ne voyait ces êtres fabuleux qui me sautaient aux yeux. L'une d'elles, gigantesque et fantasque, exhibait ses couleurs dans des poses exubérantes. Le haut de son corps se bombait et elle entonnait un chant qu'elle seule connaissait. Je l'appelais « la Maîtresse », à cause de son charme autoritaire. Je ne parlais pas d'elle. Dire à table que j'écoutais le chant d'une sirène n'était pas nécessaire. Il ne servait à rien de répandre ces choses, on aurait cherché par tous les moyens à me faire taire.

Même avec Celui, il valait mieux ne rien dire à ce sujet. Je le soupçonnais d'être terre-à-terre. Ces vues-là m'appartenaient. Elles étaient ma rue, mon adresse, mon plan d'eau, mon champ. J'étais la seule concernée par elles. C'étaient mes affaires.

Cette sirène chantait un bon moment, et sa voix, d'une puissance verte, était printanière et fortifiante. Elle narguait tout ce qui osait se soumettre à son regard : algues, petits poissons, coquillages, vent, sable, tesson de bouteille, bijou égaré. Elle n'en faisait qu'à sa tête et me soulageait de toutes les normes de la vie quotidienne. Elle éclatait à ma place, se fichait des procédures et des habitudes ennuyeuses. La Maîtresse savait y faire dans la résistance. Lorsque je l'apercevais, je ne pensais qu'à aller faire un tour de sirène. Je n'aurais certes pas pu la chevaucher, elle ne se serait pas laissé faire, mais je pouvais aller m'étendre à ses côtés et l'écouter. Elle adorait mes visites. L'emplacement où elle avait élu domicile devenait lieu de culte : une cavité lisse sculptée à même un mastodonte minéral. Avant de chanter, elle s'y étendait, jambes croisées, tête et menton pointés vers le ciel, prenant soin de ne pas déplacer sa coiffe orange et somptueuse. Dans cette posture, elle pratiquait ses gammes et son ventre gonflait à la manière d'un ballon de plage. Les sons qu'elle produisait résonnaient avec un aplomb cristallin. Avec elle, j'étais exposée au soleil et au vent. Je perdais toute notion du temps, comme dans la caverne avec Celui. Elle me faisait les yeux doux, ce n'était pas négligeable. Sans poitrine distincte ni jambe – une sirène quoi – elle me plaisait. Elle m'amenait dans le corps de l'expression. Non seulement m'autorisait-elle à manifester tout ce qu'il me restait en travers de la gorge, mais elle m'y invitait. Parfois même, elle me provoquait sur un ton désapprobateur, exprès pour me faire frémir. Puis elle exigeait de moi une réponse directe, franche, affirmée. Elle m'apprenait à m'opposer sans honte ni culpabilité à ce qui me heurtait, lorsque cela s'avérait nécessaire. C'était son enseignement. Lorsque je parvenais à m'émanciper de la peur du regard des autres, je dansais pour accompagner son chant. Elle revenait trois ou quatre fois par semaine et je ne manquais aucune séance.

Il n'y avait pas que la Maîtresse que je rencontrais dans le fleuve. Je frayais aussi avec un mollusque dont la coquille bleue me fascinait. Lui, je le voyais de façon imparfaite, je n'aurais pas voulu le faire mourir en écartant son enveloppe. Il était timide et blanchâtre. Pas très gros. J'avais du mal à voir sa forme, que j'imaginais ovale et plate. Je traçais délicatement des cercles autour de lui avec mon index, et comme tous ceux réservés, il ne réagissait pas. Je l'appelais Môme, mais sans le lui dire. C'était trop familier, il n'aurait pas apprécié. Chaque jour, je descendais le voir dans le marais, craignant qu'il soit disparu ou écrasé ou emporté par la marée. J'aimais sa discrétion et son autosuffisance. Mais peut-être s'ennuyait-il. Je ne me rendais pas auprès de lui pour le divertir, mais pour me rassurer : il était déjà dans son tombeau et ça ne semblait pas si mal. Il m'arrivait d'envier son sort. Pas de vaisselle ni de lit à faire, pas de conversation à entretenir. Il vivait dans le plus bel environnement connu, le fleuve. Il devait connaître par cœur la douceur de la boue, l'ombre des herbes de mer, le vent qui les fait valser. Comme cette glaise était soyeuse à mes pieds ! Je patinais pour me rendre jusqu'à Môme. Cette texture est la plus silencieuse que je connaisse. Il y avait parfois des sangsues qui me chatouillaient entre les orteils et j'espérais qu'elles oublieraient de me mordre. Elles pouvaient être vilaines avec d'autres, mais elles ne m'ont jamais fait de mal, moi qui squattais leur habitat. J'aimais traîner dans la lagune, même s'il s'en dégageait une odeur d'œuf pourri. Selon l'heure et le vent, ce relent nauséabond envahissait les narines des vacanciers, qui en étaient à la fois amusés et dégoûtés.

À marée très basse, il m'arrivait de partir aux palourdes avec ma mère, au large. Nous nous badigeonnions de crème à bronzer – non pas solaire – et nous nous élancions vers cette immensité de boue, armées de sceaux et d'une pelle. À mesure que nous avancions, le fleuve semblait reculer. Il nous fallait faire vite pour ne pas être surprises par la marée montante. Nous nous dépêchions d'arriver près du chenal, en face de l'Île-aux-Basques. Les risques de nous empoisonner avec les palourdes étaient minimes à cette hauteur. Là, nous déposions nos récipients tout en repérant le premier trou près duquel ma mère plantait sa pelle. Un jet large comme un auriculaire d'enfant en sortait dru et cela confirmait qu'il y avait bien âme vivante à cet endroit. Maman s'empressait de creuser jusqu'à ce que nous atteignions le coquillage, puis nous le prenions fièrement et le déposions dans le seau. Nous procédions ainsi pour chaque mollusque, jusqu'à remplir nos contenants. Il fallait cependant toujours faire le guet pour ne pas être envahies par l'eau. L'air salin et le soleil discret me faisaient rougir puis brunir, ce qui, avec mes cheveux très blonds, me donnait belle apparence. C'était l'un des rares endroits où je ne me sentais pas égarée. Je me retrouvais chez moi dans cette étendue camaïeu aux teintes de gris, de marron, de gris, de bleu, de blanc, avec maman. Son rythme effréné qui, de coutume, m'était insupportable, devenait alors la chose la plus naturelle. Il fallait la voir enfoncer son instrument de pêche pour comprendre qu'il n'y avait pas de temps à perdre, que nous étions soumises au rythme de la mer. C'était drôle et grave, comme toujours avec elle. Pour une fois, j'étais aussi active qu'elle, me démenant pour emplir nos seaux. Au retour, nous faisions comme si l'eau était sur le point de nous rejoindre, ce qui se produisait parfois. Comme j'étais heureuse, vivante et forte lorsque j'allais aux palourdes avec ma mère - Cette activité n'avait pas le même intérêt avec les autres. Elle savait précisément comment s'y prendre avec les mollusques. Les expressions qu'elle avait laissé filer en creusant m'habitaient durant des jours : « Tiens, je vais t'avoir ma p'tite démonne, l'as-tu vu pisser celle-là ! »

Le fleuve était le lieu de tous les possibles. Je m'y perdais parfois. Mes yeux erraient d'un rocher à l'autre, de l'Île-aux-Basques à l'Île-aux-Pommes, de la Côte-Nord au regroupement de goélands dans un marais, et j'aboutissais invariablement à la pointe de la grève où j'avais connu Celui et dont je n'ai jamais voulu me souvenir du nom. On ne nomme pas ces lieux-là.

Je le regardais de loin, m'éraflant les pieds sur les galets de notre berge, espérant y trouver un signe, une compréhension nouvelle de la mathématique appliquée de la rencontre avec lui. Rien n'en émergeait. Tout restait sans voix. N'y trouvant pas d'autres alternatives, je me soumettais à ce silence, lequel me paraissait odieux.

Je me ressaisissais du mieux que je pouvais, recommençant à tout balayer du regard. Parce que tout était beau. Le vieux quai de bois rongé par le sel du fleuve était parfait pour la rêverie. À marée haute, les rares pêcheurs étaient peu bavards. Après m'avoir montré les quelques éperlans pêchés, ils revenaient vite à leur ligne et j'allais m'asseoir un peu plus loin pour regarder au large. La plupart du temps je me rendais au quai à marée basse. J'aimais voir la peinture des chalutiers s'effriter, leurs imperfections me reposaient de tout ce qu'il fallait faire « comme il faut » en famille et qui rythmait nos jours.

J'avais d'innombrables occasions de m'échapper de cette austérité par la mer, par la Maîtresse, par Môme et le vent. Or celui que je n'ai pas encore nommé et qui occupait une grande partie de mon temps était le ciel. Les nuages me fascinaient. Longs, larges, jaunes, filamenteux, roses, blancs, épais, lourds, gris, s'inventant des visages et se décomposant sans prévenir, leur imprévisibilité me sauvait de toute la rigidité des heures prévues pour faire comme ceci ou comme cela. Ceux-là, je les suivais à la trace après m'être échappée des corvées et des ordres maternels auxquels il n'était pourtant pas facile de se soustraire. Je ne le faisais pas exprès, j'avais inconsciemment développé une série de maladresses, de sorte qu'il n'était pas souhaitable de s'adjoindre mon aide. J'échappais tout, je travaillais trop lentement pour les troupes, j'étais distraite, je parlais avec excès, j'avais tant besoin d'attention que je les énervais tous. On me renvoyait presque sur-le-champ, agacés par mes défauts qui, mis ensemble, devenaient insupportables. Voilà comment j'avais accès au ciel. En sortant du chalet, j'allais m'asseoir sur la plage et, laissant tomber ma tête derrière, je poursuivais les masses vaporeuses qui glissaient haut et sans fin. Sans le savoir, je commençais à écrire. J'observais en détail ce qui s'offrait à moi et donnais le gîte à une multitude d'impressions. Les couchers de soleil étaient somptueux sur le fleuve, mais ce n'étaient pas les ciels que je préférais. Peut-être me sentais-je obligée de les aimer et de les commenter en famille. Le fait qu'ils deviennent une activité m'agaçait. Ils me donnaient aussi la nostalgie de mon espéré.

Celui et moi n'avions pourtant pas regardé la tombée du jour ensemble, étant nous-mêmes le feu qui entrait au centre de la Terre. En devenir ensuite la spectatrice m'était insoutenable. Cela était une insulte et j'avais envie d'injurier l'astre solaire qui se prenait pour un spectacle en faisant mine de tomber dans l'eau. Voir les choses ainsi, de l'extérieur, me frustrait. Je fermais les yeux, me retirant en moi-même, afin de trouver refuge en ce qui avait été la réelle expérience d'un coucher de soleil. Je m'apaisais enfin.

Lorsque je revenais auprès des autres dans la véranda, la nuit avait commencé à s'étendre autour de nous. Un soulagement. Je recommençais à me bercer énergiquement comme si Celui n'avait jamais existé et que j'avais assisté à la représentation de type carte postale de la tombée du jour. J'avais moi aussi besoin de me relier au clan familial.

Il me fallait cependant survivre à l'ordinaire, et pour cela, j'avais développé une panoplie de gestes qui rendait ma présence normale et inoffensive pour mes proches. Je lavais régulièrement la vaisselle, m'efforçant de le faire dans l'eau la plus chaude possible, sans quoi « ça lave mal », je rentrais aux heures prescrites, mangeais aux moments convenus avec les autres, participais du mieux que je pouvais aux corvées ménagères, allais aux bleuets avec ma mère et la première voisine attrapée au passage, me montrant vaillante et parlant peu. Je ne riais pas fort, essayais de ne pas attirer l'attention avec des blagues que moi seule comprenais. Je faisais tout pour être conforme aux principes de la maison. J'y travaillais ferme et j'obtenais de beaux résultats, comme à l'école, où je devais répondre à des normes, me tenir dans la moyenne un peu haute, pas trop. Je n'aimais pas m'attirer de jalousies ni de mesquineries, mais il était hors de question que je sois médiocre. La médiocrité logeait plutôt dans l'ordinaire et les habitudes. L'organisation familiale était une armée douce, avec des règles possibles à transgresser, dans la mesure où l'ordre général des choses n'était pas affecté. Il fallait penser à protéger les apparences. Jamais énoncée explicitement, la consigne était pourtant claire : tout devait être égal et neutre. Les émotions, surtout, étaient proscrites. Pas trop fort, pas trop faible, pas trop bon, pas trop mauvais, pas trop sensible. Ce dernier principe de sensibilité était de loin le plus important. Nous marchions au pas et au même rang, sauf ma mère. Il fallait bien quelqu'un pour diriger l'ensemble. Rencontrer Celui avait ouvert une brèche dans cet édifice. Une brèche qui ne s'inscrivait pas dans le registre du « trop » ou du « pas assez ».

Ce qui s'était produit avec lui donnait accès à un autre monde, à une nouvelle famille, laquelle n'exigeait aucun comportement précis. J'accédais à l'insouciance, cette légèreté jusque-là interdite au groupe. J'avais trouvé un apaisement de l'inquiétude en plein feu. Il me semblait difficile d'être convenable et acceptée du reste de la tribu. Auprès de Celui, je n'avais pas de simagrées à faire. Le moins semblait être le mieux. Respirer ensemble s'avérait extraordinaire et naturel. Pas d'efforts particuliers à fournir pour être avec lui. C'étaient un soulagement et une grâce que je ne soupçonnais pas possibles. Cette insouciance n'avait rien à voir avec la nonchalance. Nous étions au contraire alertes et avions l'art de reconnaître les opportunités qui se présentaient à nous. Ne pouvant les honorer toutes, nous en saisissions une au vol et l'explorions avec fougue et exaltation. Et ce spectre des possibilités me donnait l'impression que nous aurions pu y passer le reste de nos jours. Un désert, une mer, un ciel, un territoire vaste et généreux. Cette insouciance avait le cœur léger et se révélait apte à toutes les mouvances. Nous agissions sans avoir pris rendez-vous avec des obligations. L'instantanéité s'offrait à nous comme un ballon de plage accessible à nos mains, à nos têtes, à nos genoux. À nos pieds. Nous n'avions qu'à dire oui et nous reprenions la Terre depuis ses débuts : *big bang,* dinosaures, hommes des cavernes, découverte du feu et de la voix, signaux. Mais nous l'inventions à notre manière, l'Univers, dans notre version des choses. Pas de calendrier ni de montre, surtout pas de temps. Rien pour nous obliger à revenir sur nos pas. Nous avancions à fière allure, occupant l'infini, décidés à vivre. Absolument.

Nous revenions pourtant. Et cela, comme le moment entre les *hot-dogs* et les rochers, je n'arrive pas à m'expliquer comment ni pourquoi. Pourquoi retourner dans un lieu qui ne nous rassemblait pas ? Comment pouvions-nous mettre fin à l'idéal ? Étions-nous déjà à ce point conditionnés par la banalité et l'ordinaire ? Quel devoir nécessitait de reprendre nos places dans une classe où nous apprenions si peu ? Ce retour me faisait l'effet d'un atterrissage imposé par des forces à ce point autoritaires qu'il ne leur était pas nécessaire de prononcer le moindre mot pour nous faire obéir. Je me sentais médiocre et perdue. J'allais bien sûr trouver consolation auprès de la Maîtresse et Môme, mais ils ne pouvaient remplacer l'état de grâce avec Celui. Cette disposition d'esprit au cœur du Monde – j'en avais conscience – était rare. Aurais-je pu un jour y accéder dans d'autres circonstances ? Oui, c'est arrivé. Mais en aucun moment de façon aussi simple. Adulte, cette expérience de l'idéal disparaissait vite sous un lot de choses à faire : se mettre en train pour aller au travail, à l'épicerie, dégorger la laveuse, nettoyer la salle-de-bain. Ce genre de choses qui aplatissent les heures et nous font sentir sans talent. Il m'est parfois arrivé de voir apparaître la bouche de Celui dans la baignoire que je nettoyais ou l'une de ses mains surgissant du four au moment où j'en sortais un poisson. Impression furtive, déception, manque, il n'est jamais revenu, pas même en morceau. Ses lèvres, à elles seules, m'auraient satisfaite. Par elles, j'aurais pu regagner notre territoire lent et sauvage.

Celles de Mads Mikkelson me les rappellent. Elles ne pardonnent rien tout en rigolant. Elles me paraissent d'un confort impitoyable. Selon l'angle dans lequel on les observe, elles sont charnues ou fines, généreuses ou boudeuses, forment un sourire large ou retenu, mais ne laissent pas s'échapper de paroles inutiles. Elles savent ce qu'elles veulent dire. Certains pourraient avancer que Mads Mikkelson est un acteur et qu'il va de soi qu'il a appris son texte. Je fais ici référence à l'homme que j'ai écouté en entrevue, pas à l'interprète. Je ne parle pas danois, mais je le devine. Je le lis sur les lèvres de ce virtuose du jeu, qui a été conçu, j'en suis certaine, pour évoquer Celui.

Je n'arrive pas à regarder un film complet avec Mads. Dans les œuvres de cavalerie, il se présente à vélo ; dans les histoires d'amour, j'ai vite fait d'évincer l'héroïne pour me substituer à elle ; dans les documents historiques, je bouleverse le scénario de manière à me retrouver au premier plan, à ses côtés et à refaire l'Histoire. Celui-là ne pourra jamais m'échapper. J'arrête l'image sur sa bouche et, comme Nougaro, « je me fais mon cinéma ». Un jour qu'il dansait avec Coco Chanel, lorsqu'il jouait à Igor Stravinsky, je l'ai serré si fort qu'il a fait une drôle de grimace. J'ai dû à nouveau nous mettre en pause afin de déchiffrer sa douleur. À mon grand désarroi, il ne souffrait pas à cause de moi, mais parce que son amour avec elle était compliqué. Coco Chanel m'a toujours un peu énervée, mais cette fois, elle excédait la mesure acceptable. Je l'ai fait disparaître illico et j'ai recommencé la séquence où je tombais dans les bras de Mads. S'il venait à mourir pour de vrai, j'ai tout prévu : une vidéothèque de tous ses films.

Il serait bien sûr plus modeste de retrouver Celui que de me faire ce cinéma, mais je risque trop gros dans cette tentative. Il pourrait être devenu gros et avachi, quelconque, sans intérêt, méconnaissable dans son quatre par quatre et sa casquette. Je préfère ne pas le revoir plutôt que de rencontrer un homme sans envergure, sans idéal, sans talent. Que seraient devenues ses lèvres, deux plis qui n'ont rien à dire ? Et ses jambes ne seraient-elles plus des avances ? Je m'en éloignerais pour de bon. Et s'il était resté beau, cela me rendrait nostalgique, sentiment que j'exècre. Il partagerait sa vie avec une jolie femme, de beaux enfants, il me serait inaccessible. Ce serait sans intérêt. Il m'arrive de l'imaginer mort depuis bon nombre d'années. Ce genre de zèbre, il est vrai, n'est pas fait pour durer. Trop rigoureux, trop absolu. Pareil phénomène ne peut survivre à toutes les misères morales de ce monde. L'exhibition des corps et des esprits le rendraient malade et l'anéantiraient. Imaginer Celui en train de se balader dans les réseaux sociaux est d'une incongruité sans borne. Tous ces mensonges, ces affronts, ces méchancetés, il ne pourrait s'y faire. Puis il est possible que Celui n'ait jamais appris à se servir d'un clavier. Sa vie demeure auprès des animaux, du sable et des rochers. Il est mieux mort qu'en train d'agoniser dans une toile virtuelle odieuse. Ce monde n'est pas fait pour lui.

Le transplanter dans une peau d'homme est un exercice voué à l'échec. La cérébralité excessive ne lui sied guère. La voiture restera un moyen de transport archaïque pour ce rouleur juvénile. Vestes de cuir et de laine ne parviennent pas à l'habiller. À la limite, un nylon de couleur pourrait mettre son tronc d'athlète en valeur. Son élégance ne peut se satisfaire de l'allure standard d'une classe sociale. Son chic naturel emprunte au minimum garanti par la grâce. Avoir le don de faire flancher une fille au point de la transporter au cœur du Monde n'est pas donné au premier venu. Puis barbe et pilosité masqueraient son visage et son corps. Pourquoi gâcher tant d'harmonie ?

Je ressens Celui, je le sais, de façon ancienne, comme il est à peine permis de le faire et proscrit d'en exprimer les sentiments surannés. En transgressant les règles d'usage, on se fait retourner au pupitre de la mode, de l'obscénité des émotions tartinées à cuillerées épaisses, sucrées ou salées. Des tranches tellement assaisonnées qu'on en assassine la sensibilité des papilles gustatives. Le déshabiller et le montrer sur la place publique ne pourraient rendre justice à mon sujet pudique, réservé aux premiers émois amoureux, à la délicatesse des invitations hésitantes, aux signaux échappés dans une crique. Rien à faire, je me souviens de lui comme d'un air qui enveloppe, emballe, souffle des gammes d'impressions inégales et inattendues, loin des comptoirs du prêt-à-porter.

Comme pour ses frères, Celui n'échappait pas au trait morphologique des jambes arquées. Chez lui, c'était à peine remarquable. Il fallait les observer attentivement pour percevoir cet attribut qui lui donnait une allure solide, sans toutefois devenir inébranlable. Inébranlable, il ne l'était pas. Ferme et déterminé, certes, mais il était souple aussi. Il aurait fait un piètre valet de l'inflexibilité. Cela, pas seulement parce que je voyais ses jambes en mouvement, poussant sur le pédalier de son vélo. Quelque chose d'ancré dans son attitude permettait de penser qu'il pouvait arriver à tout moment, descendre de son cheval, venir s'asseoir, ou au contraire, passer tout droit sans même saluer, ou s'en retourner sans façon lorsqu'il m'avait rendu visite. J'ai longtemps cru que ce comportement était arrogant parce que ce garçon ne se refusait rien. Son approche me choquait, moi qui avais appris la peur de déplaire. Et sans le désaimer, il me plaisait moins. C'est plus tard que ma crainte de vexer s'est transformée en envie de transgresser les bonnes manières, et j'ai compris à quel point Celui était libre. Je me suis alors mise à éprouver pour lui un sentiment nouveau, une affection qui s'est approfondie avec le temps.

Ses cuisses étaient aussi douces que celles d'une fille : peu de pilosité, juste un peu plus musclées que celles de mes amies. Elles évoquaient celles d'une camarade sculptée sur mesure pour prendre des bains de soleil sans complexe. Celle-là ! Elle se comportait en vedette, consciente de provoquer tous les émois. En cela, Celui lui ressemblait. Lui aussi semblait se rendre compte qu'on le regardait et j'ai eu plus d'une fois l'impression qu'il mesurait ses effets sur ceux à sa portée. Ces deux-là aimaient conquérir à leur façon. Sans être massives, les cuisses de Celui étaient vigoureuses et avaient une allure élancée comme l'ensemble de sa stature, tandis que celles de son frère cadet étaient trapues. Il aurait pu être coureur de fond tout autant que cycliste avec ce gabarit svelte et puissant. Je le sentais énergique, fort, tonique, capable de soutenir des efforts physiques considérables, mais pas taré pour autant. Il aurait été difficile de l'imaginer en demeuré. D'abord parce qu'il portait des lunettes, lesquelles mettaient en valeur son regard observateur. Pas grand-chose devait lui échapper. Il balayait tout de là-haut, à la manière d'un aviateur, en professionnel de la circonspection.

Autre particularité, mon prétendant avait le nez luisant. Chez d'autres, cette caractéristique m'aurait rebutée, mais chez lui, elle évoquait un demi-dieu qui besogne et atteint ses objectifs. Un nez présent, dirait-on, avec les narines un peu ouvertes, révélant un caractère courageux. Et ce nez servait à supporter les lunettes qui lui donnaient l'air intelligent. Je pourrais parler de son teint foncé, de ses genoux cagneux, de sa voix affirmée, de ses cheveux bruns à peine bouclés et de ses yeux dont je ne me souviens que vaguement. Lorsque je pense à lui, c'est une impression d'ensemble qui ressurgit : le feu qui reprend son souffle sur le mollet de mon fervent cycliste, l'insaisissable parfum de la brunante qui surprend sur son nez luisant, la marée qui redevient audible sur son épaule, le sel du fleuve et le sucre des rosiers sauvages qui font la fête dans sa chevelure, le vent qui soulève son pull, qui nous amuse et fait apparaître son sourire et ses dents inégales. Tout est à nouveau vivant, puisant dans les forces de l'eau, des bois marins, des galets, des rochers. Et Celui sourit toujours un peu, à moitié. Le mouvement de ses lèvres reste généreux, moqueur. Il entendait à rire.

Parfois, en public, il devenait cinglant, plus près du cynisme que de l'ironie. Je préférais alors lui tourner le dos. Je n'avais pas envie de me laisser trancher par ces airs métalliques, distants de notre braise, présentant un visage que je ne lui connaissais pas et qui ne m'intéressait guère. Cet aspect le défigurait. Il devenait méconnaissable, odieux. C'était une insulte à nos heures de joie et de ferveur. Je ne comprenais pas ce qui pouvait le pousser à se comporter de la sorte. Il n'était pas question que je compose avec cet étranger vaniteux. Cela l'amusait et il en remettait, il exagérait, je le comprenais aux réactions de son auditoire.

Il faut dire que la musculature de mon humour s'était atrophiée cette année-là. J'étais passée en coup de vent des carrés de marelle de mon enfance et m'étais retrouvée rapidement dans les laboratoires de chimie où je me perdais, tentant de retrouver les chants des tout-petits dans les éprouvettes. Je n'avais pas le sens de la formule et j'échappais toutes les équations à mesure qu'on me les donnait. Je n'étais pas douée pour cette science-là. La seule chimie qui m'intéressait était celle avec Celui.

Durant cette période, j'avais déjà l'obsession des mots : Qu'est-ce que je viens de dire ? Qu'aurais-je dû dire ? Que faut-il dire ? Je craignais d'être déplacée tout en lançant des énormités. Je devenais aussi paradoxale que Celui. Si nous trouvions un équilibre parfait au centre de la Terre, nous nous perdions complètement en société. C'était une contradiction, mais elle avait l'avantage de nous appartenir. À distance, j'y trouve un certain charme, alors que dans mes heures bleues de fille éplorée, j'en étais vexée. J'étais mélancolie féline dans l'attente du crépuscule et de mon rouleur. Je comptais sur lui de façon inavouée, surtout lorsqu'il nous narguait sous ses airs frondeurs.

L'expérience du feu était-elle si différente pour lui ? Cela, je n'aurais pu l'admettre. Il m'aurait même été impossible de l'envisager. Celui devait forcément explorer ce territoire comme je l'abordais. Autrement, cela n'aurait plus de valeur. Notre perfection était à ce prix. Nous avions trouvé la solution à tous les maux du monde, à condition de retourner régulièrement dans notre laboratoire pour valider notre expérimentation. Il ne pouvait se conduire comme s'il ne savait pas. Je l'avais vu entendre le crépitement du feu, boire l'air salée à grande goulée, construire un temple à même le sable qu'il malaxait avec ses longues mains. Il ne pouvait faire comme s'il ne connaissait pas toutes ces textures. Il n'en avait pas le droit. Après tant de clairvoyance, la plaisanterie de l'ignorance devenait indécente. Rien ne la justifiait. Celui devait désormais rendre des comptes à l'humanité. Nous en avions la responsabilité. Comment pouvait-il agir de façon aussi irresponsable ? Une attitude indigne, comme celle des hommes de pouvoir qui savent comment faire rouler les voitures avec trois fois rien, ou de ceux qui peuvent faire cesser les guerres, mais qui n'agissent pas en ce sens.

Il aurait peut-être argué que notre connaissance devait rester dans la sphère dite personnelle, mais je n'en étais pas convaincue. Il me semblait que l'existence de cette caverne en plein ciel devait être connue du plus grand nombre. J'éprouvais, en concurrence à cette intention pure, le sentiment que ce lieu, lui, y gagnerait peu et qu'au contraire, il avait passablement à perdre dans cette entreprise. Pourquoi ? Cela reste vague. Une impression qui fait surgir une image : une classe de garçons de quatrième secondaire débarquant sur un terrain de football où se trouve une fille vêtue de dentelle de la tête au pied. Des possibilités viennent à l'esprit : le viol collectif, la feinte de ces jeunes hommes de ne pas la voir, la violence verbale, l'éventualité que certains s'en approchent, veuillent la regarder, lire les dessins de sa robe, lui dire bonjour, lui sourire, l'inviter à danser. L'hypothèse que l'un d'entre eux soient subjugué, touché par la grâce et désire faire connaissance avec elle. L'éventualité qu'elle parte en courant en les voyant arriver. La grâce, la vraie, saurait-elle faire face à ce troupeau aux hormones exacerbées ? Saurait-elle vivre avec la peur de se faire agresser ? Leur parlerait-elle ? Comment les regarderait-elle ? S'empresserait-elle d'enfiler un manteau par-dessus ses habits fins ? Je me prends à penser que oui, elle passerait vite une laine, un cuir, un tissu massif, de telle sorte qu'on lui demanderait de s'en aller. Certains auraient peut-être l'occasion d'entrevoir les fibres délicates de son corsage, et il serait déjà trop tard, elle aurait disparu. Cette fille n'est pas du genre qu'on attrape et qu'on séquestre. Dès qu'on veut mettre la main dessus, elle s'envole, telle une fée. Je la soupçonne pourtant d'être à la portée de tous et invisible à la majorité. Il faut être dans de bonnes dispositions pour la voir.

Je me demande encore ce qui nous prédisposais, Celui et moi, à rencontrer cette grâce. Avions-nous à ce point soif d'absolu ? Ou était-ce à cause de la fin des classes, du début de l'été, de l'heure normale qui nous offrait longtemps de jour ? Ou était-ce simplement le fruit du hasard ?

Il valait sans doute mieux garder notre expérience pour nous, entre nous, dans l'intimité. Il ne fallait pas prendre le risque de la faire salir dehors, par ceux qui ne pouvaient en saisir l'essence. Celui avait compris cela bien avant moi, lui qui ne laissait rien paraître de l'inouï entre nous. À peine me regardait-il lorsque nous étions à l'auberge. Bien dressée, je l'imitais en retenant mon souffle, en comptant les secondes. Je guettais un signe, comme sur la plage, la première fois. Un signe qui ne venait pas. Je repartais de là les mains vides, cherchant à m'accrocher au bras de quelque chose de beau. Rien. Il n'y avait rien d'autre que le néant des fins de soirée où je me retrouvais esseulée. Il faut bien le dire, il portait en lui une cruauté biscornue, laquelle m'effrayait et exerçait sur moi une fascination. J'aimais souffrir.

C'était une si belle souffrance. Il m'arrivait bien sûr de me lasser de cette sauvagerie et de la larguer pour quelques heures.

Je redevenais alors enfant, tête renversée vers le ciel ou courbée vers le sable, absorbée par tout ce qui était à l'état sauvage : cumulus, fourmis, coquillages, goélands, galets. En ces moments, Celui devenait inexistant. Je me reposais de la faim, de la soif, de l'envie du feu. Cet oubli de la misère des sentiments m'octroyait de vraies vacances, une légèreté sans borne, du bon temps. Je filais, tête heureuse, imprévoyante, et cela me faisait du bien.

Celui : à quoi occupait-il ses pensées ? Comment pensait-il ? De quelles couleurs étaient ses préoccupations ? J'aurais échangé avec un elfe quelques minutes de vaisselle dans l'eau brûlante pour entrer furtivement dans une zone de son cerveau. J'ai déjà dit le contraire, je le sais. Parfois découragée de lui, j'en arrivais au constat qu'il était un peu bête. Ce qui ne me rassurait pas. Se serait-il pu que je me cramponne à un imbécile ? Si je m'étais trompée à son sujet ?

Un garçon de la campagne, fils d'agriculteur, avare de ses sentiments, qui se donne des airs de connaisseur, mais qui est inculte, poseur à la peau grasse, vide, avec des yeux de bovin, sans ami véritable, qui méprise les gens, surtout les filles, sans autre talent que celui de la parade, buveur de petit lait, sans musculature intérieure, habitant éternellement chez ses parents, habitant tout court, sans intérêt ni originalité, inconstant, aux valeurs étriquées, ne prenant jamais de risque, bouffi par l'orgueil, vieilli d'avance, affecté et désagréable, prétentieux, pas prétendant, cavalier, quelconque, tellement quelconque qu'il ne valait pas la peine de s'y attarder.

Cela était pensé très vite, à mon insu. Il n'aurait pas fallu que je traîne les pieds dans cette boue, tout aurait été foutu. Je n'aurais pu me projeter dans de beaux quartiers avec pareil cruchon. Le centre de la Terre était exigeant et n'aurait pas permis qu'y vienne un demeuré de l'affection. Là-bas, il fallait savoir où nous nous trouvions et être à la hauteur du sentiment le plus libre qui soit. Comment ce lieu aurait-il pu tolérer Celui, ne serait-ce qu'une fois, s'il n'avait pas eu les prédispositions pour y accéder ? À moins que l'admission y ait été gratuite pour les toutes premières entrées. Ce qui aurait expliqué pourquoi Celui n'y revenait pas. Il savait qu'il ne pourrait plus y entrer. Aurait-il été possible qu'au fond, cela ne l'intéresse pas ? Non, non, non, pas cela ! Pas cela dans ma tête ni dans mes oreilles ! Pas cela dans mon âme et conscience ! Pas de chute, pas de désagrément.

Il me fallait à tout prix entretenir mon rêve. Revoir Celui et la caverne, reprendre tout depuis le terrain de volleyball de la fin des classes. Reprendre, répéter, tenter de traduire les gestes, les premiers regards.

Soleil de fin d'après-midi, il fait plus chaud à marée basse, le filet vert du jeu, comme mon maillot et l'herbe, la petite clôture blanche, près de Celui, ses yeux qui me regardent, sa bouche que je ne vois pas encore, sa peau déjà basanée et les autres qui jouent sans nous. Nous qui nous voyons. Je nous prends de loin, en plongée. Ses jambes sont nerveuses, ses cuisses, athlétiques, ses genoux, parfaits. Ce qui me frappe est sa posture. On dirait un arbre qui se déploie sur la ligne d'horizon, seul. Il est solide. Il semble se suffire à lui-même. Mais son attitude ne trompe pas : il attend. Attend-il quelqu'un ? la tombée du jour ? un sourire ? une invitation à se joindre à nous ? que j'aille le rejoindre ? que nous partions ensemble ? Son allure invite à la convivialité. Je le sens curieux de notre partie de volleyball, bien qu'il n'observe que moi. D'où arrive-t-il ? Qui l'a déposé là ? Il semble avoir tout son temps. Ce qu'il voit paraît l'amuser. Nous sommes apparemment divertissantes. Il n'y a que des filles. Des filles qu'il ne regarde pas. Sauf moi. Je m'efforce de jouer, sais à peine ce qu'il faut faire. Je participe tant bien que mal au jeu. Mal surtout. J'essaie de me concentrer, d'oublier sa présence, mais son regard m'attrape une jambe, me prend par la taille, découvre mes seins. Comment résister à pareille audace ? Je perds toute notion de temps et le terrain de volleyball s'efface au profit d'un néant sublime, d'un silence entre plusieurs lancers de ballon. J'existe en disparaissant. Je me dissous sur l'herbe, parmi mes camarades de jeu, dans le ciel clair de ce jour de juin, sur la joue du monde, puis je reviens et me trouve sur les rochers avec Celui.

Une fois de plus, je n'y comprends rien. Plus tard, j'ai peur d'avoir froid et de ne plus pouvoir revenir. Je ne sais pas trop bien où je ne suis ni avec qui. Ni comment, ni pourquoi. Pourquoi, cela peut s'expliquer : une fille de quinze ans, bientôt seize, curieuse de la différence des presque hommes avec elle, qui voudrait bien savoir comment on fait du ciel avec de l'eau, combien de temps on peut embrasser, combien d'heures on peut aimer sans dormir, combien de langues peut contenir une bouche, combien de doigts une main ? Combien. Et comment. Comment m'étais-je retrouvée là avec lui ? Ce lui. Comment cela était-il arrivé ? M'avait-il abordée au moment où nous quittions le terrain de volleyball ? M'avait-il souri ? Que m'avait-il dit ?

Avait-il été difficile de me convaincre ? Quel prétexte avait-il emprunté pour m'attirer vers lui ? De mon côté, j'étais capable de tout. Il est possible que je l'aie accosté en lui demandant son prénom sans façon. J'aurai voulu savoir ce qu'il faisait là, pourquoi il nous regardait en rigolant. Me suis-je empressée d'aller chercher le ballon qui avait roulé à ses pieds pour me rapprocher de lui ? Est-ce lui qui a couru vers moi après avoir attrapé le ballon : Viens me rejoindre plus tard sur les rochers ? Cela se serait-il fait sans mots, dans une entente tacite ? Ou l'aurais-je repéré, traînant bien en vue sur le mastodonte et me serais-je simplement hâtée d'aller le rejoindre ? Cette hypothèse me semble la plus probable. Je n'imagine pas Celui en train de m'inviter à le retrouver. Il était trop orgueilleux pour prendre le risque d'une réponse négative à son invitation. Moi j'agissais déjà comme si je n'avais rien à perdre. J'avançais avec grande vulnérabilité, j'y allais, j'étais en quête de désordre. Je cherchais à m'échapper de ma galerie intérieure.

Cette conjecture n'explique pas ce qui s'est produit dans mon esprit pour que je m'élance vers lui. À ce point, entre les *hot-dogs* et la compagnie des autres, je suis dans le vide. Éclipse du souvenir. Le Soleil éblouit le terrain de volleyball en fin d'après-midi et la Lune jette une ombre sur la fête avec les amis en début de soirée. La Mémoire est occultée par des astres plus forts qu'elle. Il me faudrait avoir accès au disque dur de ces corps célestes. Qu'y a-t-il sur leur bande vidéo ce jour de juin de 1975 ? Où trouver les archives du ciel ? Je suis perdue. Il me serait si facile, si j'avais accès à ces images, de comprendre ce qui a motivé mon geste vers Celui. À mon air, je pourrais comprendre ce qui m'est arrivé. Je pourrais percevoir que, depuis la fin de la partie de volleyball, je suis absente, voire ébranlée par quelque chose d'inouï, de neuf, d'impensable, d'inconcevable. Je pourrais identifier l'impossible. Je serais témoin de mes sourires désincarnés, de mon manque d'appétit, de mon empressement à vouloir être ailleurs que là, près de mes camarades, avec des boissons gazeuses, du pain et des saucisses à la main. J'assisterais au manque, à sa morsure, aux tourments qu'il impose. Puis apparaîtrait autre chose, un éclat à peine perceptible à l'œil nu. Il me faudrait revoir l'enregistrement jusqu'à saisir le mouvement microscopique de la joue trahissant un désir qu'on ne peut faire tenir dans un corps, parce qu'il en déborde.

J'entrerais dans ce microcosme comme on arrive à la plage au début des vacances, en soif d'horizon, mais intimidée par ses étendues de sable et d'eau. Il me serait difficile de laisser porter mon regard au loin, d'envisager l'infini. J'entrerais d'abord en moi-même pour apprivoiser le vaste. Je fermerais les yeux et le parfum marin iodé, le sel et les rosiers sauvages m'empliraient de joie. Je saurais que là se trouve l'essentiel de ma recherche. Je m'étendrais de tout mon long sur les galets et n'attendrais rien. Les vagues se feraient entendre au loin : la marée serait montante, l'air se rafraîchirait. Je m'endormirais presque. Là, se révélerait en songe un goût vieux comme le monde, poli par des déferlantes impossibles à comptabiliser. Cette envie ne serait que mouvement sonore, que musique. Cet élan aurait rejoint la mer et le moindre déplacement retentirait dans mon ventre et mes chevilles, sans que je n'y puisse rien. Le désir soulèverait mon torse avec une telle ardeur que je me réveillerais la bouche tendue vers le ciel, aspirée par l'air de la berge, avalée par son appétit. Je constaterais, ahurie, que ce qui était nécessaire à ma survie s'avérait antérieur à Celui, que cela avait d'abord été en dehors de lui. Celui n'en était qu'une manifestation, peut-être même qu'un prétexte. Un prétexte qui m'avait fait beaucoup d'effet, certes, mais qui m'avait servi d'échappatoire, m'entraînant au large et m'empêchant de m'y perdre.

C'était là son véritable tour de force : me pousser dans le vide et sauter avec moi au dernier moment. Comment appelle-t-on ce genre de geste ? Est-il possible de lui trouver un nom ? À peine ai-je eu le temps d'éprouver la puissance de la vacuité que j'étais reprise par l'ordinaire, le banal. Si, au moins, ma situation avait été lamentable, non, elle n'était que courante, normale. Comme si le très grand m'était interdit. Ce que j'avais aimé par-dessus tout était d'avoir senti l'infini, d'avoir valsé avec lui un moment. Un moment si court que je me demande si je l'ai rêvé sur la berge. Pourtant, je revois à nouveau le corps élancé de Celui face au mien, ses jambes arquées, son sourire de maître et ses bras qui m'entourent, me prenant et me jetant du même coup, chuchotant oui et non dans le même souffle. Qu'il était bon de me frotter à l'insondable ! J'étais prête à franchir le pas qui m'aurait lancée, j'en suis certaine, dans le vrai Monde.

Pas le monde de l'eau de vaisselle brûlante et des trois repas par jour, où il ne s'échange que des propos courants, le grand Monde de l'envergure et des rêves. Avait-il craint de mourir ? Aurait-il confondu vide et néant ? Aurait-il manqué de hardiesse ? Comment peut-on rechigner à vivre pareille expérience ? Si je voulais être plus précise, je dirais qu'il ne rechignait pas, mais qu'une force lui faisait réprimer son envie et le maintenait en place, mortel, mort.

Accoudé au bar de l'auberge, il était mort, en effet.

Ce débit de boisson n'avait rien à voir avec le cap d'où nous nous étions élancés. Il a fallu nous contenter du furtif, de l'à-peine. Comment revenir de cet instant ? Comment revenir intact de cet instant ? Cela reste inconcevable. Il ne fallait pas compter sur l'oubli pour aborder la suite des choses. C'est pourtant ce que Celui a paru faire. Était-il plus simple pour lui de remonter sur sa bicyclette et de rouler sur la voie officielle, celle prévisible, où le paysage n'aime pas qu'on s'étonne de lui ? Pourquoi a-t-il cessé de circuler sur les petites routes longeant le fleuve ? Au lieu de cela, il s'est sans doute sédentarisé, s'est mis à travailler avec des horaires réguliers, a rencontré une fille enfoncée dans les terres qu'il a pu engrosser à deux ou trois reprises. À partir de là, il aura été sauvé du vertige en préparant des tartines, en jouant au baseball avec le plus vieux de ses fils, en nettoyant le four, sous la gouverne de sa belle, qu'il ne regarde plus. Il aura toujours été un homme discret. Avec lui, peut-être n'y a-t-il plus de surprise. « Il assure », comme on dit, mou depuis quelques décennies. Pas question de se plaindre, de hausser le ton, de se révéler autrement. Dans ce contexte-là, inutile d'exprimer des regrets, lesquels seraient virés illico. Un genre de maison repliée sur elle-même, ne permettant aucun écart à la vie lisse, quotidienne, égale. Une résidence qui s'avère beaucoup plus qu'une habitation : une demeure. Il se sera volontairement mis en boîte, pensant pouvoir se soustraire au fluide qui, je l'espère, le rattrapera. J'imagine une bourrasque venant décoiffer sa petite famille et l'amener au bord de ce qui n'a pas de nom. Une tempête qui les ferait tourner dans un sens puis dans l'autre, jusqu'à les ébranler complètement, jusqu'à ce que le vide vertigineux et prodigieux se rappelle au bon souvenir de ce garçon vieilli.

Celui, il faut que je te dise : je me suis penchée sur la question de savoir quoi t'offrir à Noël. Je ne savais pas. Je serais toujours embêtée de te soumettre un cadeau. Soumettre, oui, comme on le fait d'un *curriculum vitæ* et d'une lettre de motivation. Il aurait fallu que je te donne rendez-vous dans une crique. Nous aurions pu y faire un feu pour nous réchauffer. J'aurais apporté des flûtes et du champagne, un peu de chocolat. Nous aurions rigolé, tu aurais été sur le point de partir. C'est à ce moment que je t'aurais tendu le paquet. Tu l'aurais déballé avec le flegme qui te caractérise, mais en ouvrant la boîte, tu n'aurais pu contenir ton étonnement : un fusil ? Pour quoi faire ? J'en ai déjà un. Tu en posséderais deux. Celui-ci aurait la fonction particulière de m'abattre comme on fait tomber un chevreuil, l'automne. Me descendre comme une bête dans ta ligne de mire. J'aimerais que tu aies ce courage, que tu achèves ton travail, que tu me tues pour de vrai.

Tu penserais sans doute que je suis désaxée, qu'il faut me faire entrer d'urgence à l'hôpital qui soigne les maux auxquels on fait allusion avec mépris, mais dont on ne parle pas. Tu quitterais la baie sans me regarder et tu irais chercher les secours comme le feraient ceux qui pensent bien, qui fonctionnent dans le sens des aiguilles d'une montre, sans jamais remettre en question l'orientation. Je te barrerais le passage, tu tomberais sur tes belles rotules, à genoux devant moi. Posture imprévue, tu me demanderais en mariage. Je refuserais, ne souhaitant que sauter dans le vide avec toi. Tes traits composeraient une figure en grimace, traduisant le blocage.

Il arrive qu'il ne me reste de toi que l'image d'un bloc, d'un obstacle incontournable : un blocage.

Tu ne parviens pas à prononcer les mots que tu voudrais t'entendre dire. Je te vois t'accrocher et buter sur une syllabe. Tu en es humilié. J'ai toujours pensé qu'il n'y avait pas de quoi s'en faire, qu'il fallait reprendre au plus vite la prononciation et continuer de parler. La parole sauve parfois le monde. Le fait que tu trébuches sur un pour ou un quoi te rend séduisant à mes yeux. Toi, tu ne l'entends pas de cette façon. Tu envisages la séduction autrement. Il faut qu'elle soit lisse, sans aspérité ni accroc. Je t'aurais cru plus vivant. Sur les rochers et à la plage, tout donnait à croire que tu étais né. Tu l'étais, j'en suis certaine, mais tu t'es suicidé avec ton idée de la représentation adéquate de ta personne et de la perfection. Que tu fasses un faux pas était sans importance. Ce qui comptait était d'avancer, même si c'était à quatre pattes. N'as-tu jamais observé les animaux avant de les abattre ? Ce qui t'a rendu ridicule n'est pas d'hésiter, d'essayer, de te tromper de mot. Nous aurions pu trouver ensemble ce que tu cherchais à dire. Ce qui t'a rendu ridicule est la peur d'être ridicule et cela aussi t'a rendu charmant. Que tu veuilles être sans reproche était au fond un trait d'humanité. Mon merveilleux Blocage, comme j'aimerais débloquer avec toi !

Tu pourrais laisser tomber les simagrées, ils te desservent. Oublier le concept de perfection pour te tourner vers l'idéal. Tes jambes sont trop arquées et tes dents trop inégales pour laisser l'impression de la régularité. Le lieu commun détonne sur toi. Il ne sait pas rouler à ton rythme. Ses couleurs sont mal agencées avec ton sourire. Il ne te convient pas. Si tu me laissais faire, je retrouverais le vert des pelouses de ce juin 1975 et t'en couvrirais. Là, je te verrais venir de loin et pourrais me préparer à ton passage. Tu incarnerais « le vert paradis des amours enfantines » de Baudelaire, tu n'aurais pas atteint la couleur de la maturité et serais d'une grande vitalité. Tu serais cru et ne t'embarrasserais pas des convenances. Tu te mettrais au vert. Tu te présenterais tel que tu es. Je ne veux plus t'imaginer autrement.

Cher rouleur, merveilleux compagnon des baies, que t'est-il arrivé pour que tu t'écartes ainsi de ma grève ? À quelle difficulté t'es-tu heurté ? Y avait-il trop de vent pour pédaler le reste de l'été ? As-tu subi une greffe du cœur, une transfusion de sang ou de moelle ? Quelle maladie t'a atteint ? Il y a forcément eu altération de ta santé. Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? Je t'aurais rendu visite à l'hôpital ou ailleurs. J'aurais pris soin de toi. Entendre ta voix affaiblie m'aurait émue, j'aurais tenu ta main, t'aurais apporté des brindilles et du sable pour que tu te souviennes de la texture du grand Monde. J'aurais embrassé ton front et caressé ta joue pâle. Qu'est-ce qui a eu lieu en toi pour que cela te rende en si mauvais état ? Voyant que tu avais accédé à quelque chose d'inaccessible et d'enviable, on aura peut-être cherché à t'empoisonner la vie. Qui ? Dis-moi qui et j'irai lui expliquer – comme une amoureuse défend son âme, son amour, comme une mère protège son petit, comme un père secourt son fils – d'où tu viens, ce que tu as vu et entendu au creux de la Terre. Je l'empêcherai de t'offenser, tu peux compter sur moi. Je ne laisserai jamais personne ternir ce qui t'anime, tu as ma parole.

Je tombe à genoux dans le sable et me liquéfie avant de m'enterrer vivante. Je pleure de désenchantement au constat de ta mort, je suis inconsolable. Je ne peux pas croire que tu aies rendu l'âme. C'est plutôt elle qui t'a quitté. Elle en avait marre d'assumer seule l'affection pour la vie, ton bel esprit se moquant de ce genre de sentiment. Tu étais déjà en morceaux avant de mourir : la tête, le cœur, le corps. Je ne veux même pas imaginer ce qui est passé dans ta tête. La partie matérielle de ton être, elle, était splendide, tandis que l'autre, l'insondable, a pris la poudre d'escampette n'ayant pas su quoi faire de sa visite au cœur du Monde. C'est un chagrin long de plusieurs décennies, c'est une affliction dont on ne revient pas indemne.

Si nous n'avions pas connu la grâce et l'ampleur du rivage qui nous accueillaient, ce serait autre chose. J'ai longé d'autres côtes qui ne m'ont jamais donné accès à ses secrets. C'étaient des plages endormies, austères, farouches, où presque rien ne s'y révélait. Il était insensé de laisser passer cette faveur, laquelle s'est transformée en coup fatal. La jeunesse n'est surtout pas une excuse à ce ratage, nous avions toute notre tête et nos corps étaient en fête. Nous ne pouvions pas revenir de là sans vouloir y retourner, c'était impossible. Tu as peut-être confondu symbiose et union profonde, ce qui t'aura fait reculer. Tu aurais raison, la symbiose prive d'air les amoureux et les jette, les brûle. Pour nous, il en était autrement : nous étions la réflexion des flammes, une lumière qui aurait pu danser sur toutes les cloisons du monde et les aurait abolies. Ensemble nous serions venus à bout de toutes les haines et des mépris.

Les mains dans l'eau de vaisselle brûlante, je déchantais tout en fredonnant avec mes sœurs. Je tâchais d'anesthésier mon chagrin. J'étais un peu sombre, cela se voyait à l'œil nu. On me fichait la paix, attribuant mon humeur à ma nature mélancolique. J'entendais à rire, mais à distance et avec un certain décalage. Je me marrais seule, en dehors de la tribu. J'exécrais les groupes, les associations, les rassemblements. Il me semblait qu'il y manquait toujours quelqu'un.

Avant de rencontrer Celui, j'avais longtemps cherché, attendu cette personne qui n'arrivait pas. Je n'osais même pas l'imaginer. Je craignais que mon fantasme ne soit pas à la hauteur de l'individu qui aurait pu se présenter. Chaque fois qu'une porte s'ouvrait, je défaillais, n'osant pas regarder qui s'avançait dans la pièce. J'espérais l'inconnu avec une telle ferveur que je faiblissais à l'idée d'un éventuel bouleversement. J'étais sur le qui-vive dans tous les lieux fermés : classes, maisons, chalets, locaux, auditoriums, salles de cinéma. Dehors, je n'éprouvais pas le même sentiment. Je ne me languissais pas d'une rencontre au terrain de volleyball. J'étais seulement distraite, joueuse de circonstance, captivée par la marée montante et l'air salin. Celui est apparu, je ne l'ai pas vu arriver. Il était incongru de se présenter là à ce moment. Qu'avait-il à faire à cette grève ? Comment pouvait-il rester là sans y être convié ? Je ne l'attendais pas à cet endroit, je n'en voulais pas. C'était mon tout premier sentiment à son égard.

Si j'en étais restée là, nous ne serions pas dévastés aujourd'hui. Moi, en tout cas. Si seulement je n'avais pas remarqué Celui, ou même, si j'avais feint de ne pas le voir, j'aurais pu passer outre et jouer avec les autres. J'aurais pu m'amuser en faisant abstraction de lui. Sous des dehors d'étourdie, rien ne m'échappait et j'étais trop fidèle à ce qui attirait mon attention pour faire semblant que cela n'existait

pas. Je regardais de front tout ce qui suscitait mon intérêt. J'étais sans filtre, sans peau. Quelques douleurs m'assaillaient inévitablement. Il y avait des joies, aussi, et des rires orgasmiques. Je recevais tout de plein fouet, la moindre moue, le plus large sourire. J'étais à vif. De voir Celui planté là, inopportun, m'a sans doute séduite. Il aurait été d'une violence inouïe de m'empêcher de le considérer. C'était contre nature.

Je n'ai pas de regret concernant ce qui a eu lieu avec lui, si ce n'est de n'avoir pu revenir au centre de la Terre en sa présence. Nous connaissions le chemin pour nous y rendre, il aurait été possible d'y retourner. Je soupçonne qu'il aurait été difficile d'y élire domicile. Ce genre d'endroit, on s'y rend dès qu'on peut, mais on n'y vit pas, la permanence n'y est pas de mise. Y faire quelques sauts avec lui aurait tout changé, j'en suis certaine.

J'y vais seule parfois, mais ce n'est pas la même expérience. L'infini s'y présente autrement qu'avec lui. L'union y est complètement différente. Elle se fait avec la Terre de façon directe, sans intermédiaire. Avec Celui, l'alliance advenait au moment de la fusion de nos corps, lesquels disparaissaient, nous lançant dans un précipice fabuleux. Cela se produisait par l'un de nos ventres avec l'une de nos mains. Cela pouvait aussi survenir au contact de son genou avec ma cuisse ou de mon avant-bras avec son épaule. Nous cessions alors d'être visibles l'un pour l'autre. Rien de spectaculaire, nous n'étions pas en scène. Nous vivions transfigurés au centre d'un tableau. Nous en devenions les ombres et lumières, le pain, le miel et le monde. Il aurait été impossible de nous diviser. J'étais frappée de constater que nous émergions de là sous la même forme, me disant que les apparences sont parfois trompeuses. De l'intérieur, nous nous étions modifiés de façon brutale. Il y avait, il faut le dire, une sorte de violence dans le fait de surgir de là sous la lumière crue de l'ordinaire. J'aurais voulu m'accrocher au cou de Celui, à son corps, pour avoir l'impression de garder plus longtemps la connaissance du rare, de la beauté. Il me semblait que l'infini nous recrachait après nous avoir fait visiter ses appartements en pleine mer, en plein ciel. Toi, Celui, tu partais sans te retourner, peut-être furieux de te faire renvoyer de l'Éden, tandis que j'attendais le prochain tour.

Nous nous étions joué un tour de manège, comme à la Ronde, mais en mieux. Nous nous étions grisés d'absolu, avions grignoté la barbe rose de l'incalculable, avions fumé la démesure et l'insondable. Nous nous étions embrassés sans commencement ni fin. Notre exploration était sans borne, tandis que notre expérience s'achevait brusquement.

Quelque chose s'arrêtait net, à notre insu, sans nous demander notre avis. Nous ne savions pas comment nous avions atterri là et pourquoi nous en repartions. Tout était soudain. J'ai pensé que c'était à cause de Celui que nous étions projetés en dehors du centre de la Terre, mais c'était lui octroyer trop de pouvoir. S'il avait une certaine ascendance sur moi, son influence était aussi nulle que la mienne sur le cœur du Monde. Nous ne savions pas quoi dire à l'infini, comment lui parler pour le convaincre de nous garder chez lui. J'ai de plus en plus l'impression qu'il nous aurait fallu apprendre à prier, solliciter Bouddha ou le Dalaï-lama, faire appel à ce que nous avions de plus grand en nous, mais cela, nous le découvrions au moment même de notre expérience inédite. Une seule pensée de l'un de nous, une pensée déplaisante aux yeux de la beauté qui nous accueillait faisait peut-être tout basculer et nous ramenait du côté banal des choses. L'assemblage de nos peaux et de nos souffles ne semblait pas suffisant pour persuader la grâce de pratiquer l'amitié avec nous. Où aurions-nous pu faire nos classes d'absolu sinon en ce lieu ?

La seule approche possible m'apparaissait déjà claire à ce moment : il fallait y revenir le plus souvent possible. Nous connaissions une partie du parcours pour nous y rendre. Marcher tout droit jusqu'à la falaise et nous y lancer, à répétition, jusqu'à ce que nous devenions des spécialistes du vide. C'était peut-être au-dessus des moyens de Celui de décider d'y retourner. La première fois que nous nous y sommes trouvés, il a peut-être attribué cela au hasard, mais à la deuxième occasion, nous étions de toute évidence unis par une connexion puissante, c'était sans équivoque. Cette expérience était déstabilisante. Le choc de l'immensité avait quelque chose d'affolant de prime abord. J'en restais surprise, mais je ne pouvais faire autrement que de plonger dans cet océan chaud. Je ne pouvais répondre que oui à cet appel et il en était visiblement de même pour Celui. Nous nous y sentions vite à notre aise. Comme nous ne lui offrions pas de résistance, le monde se dépliait devant nous. Par chaque pore de la peau, chaque cellule, chaque geste, nous disions oui et l'océan s'ouvrait pour nous livrer passage. C'était une longue respiration. Nous étions royaux, nuptiaux, dignes d'un destin magnifique. J'avais conscience d'être aimée, d'être portée par une force que je n'aurais pas pu soupçonner. Cette énergie, j'ai longtemps pensé qu'elle venait de Celui : illusion. Elle passait par lui autant que par moi et nous reliait.

N'empêche, sans Celui, je n'aurais pas atteint cette immense étendue d'eau. Le fleuve, c'était déjà bien, mais l'océan sans borne, sans galet, à l'infini, c'était prodigieux.

J'ai erré durant des décennies, cherchant à recomposer l'informe. Le plus souvent, j'imaginais que j'étais deux. Je jouais à Celui et à moi, refaisant le trajet jusqu'à la falaise, puis je m'y lançais. À force de me rendre aux portes du vide, je me disais qu'il consentirait à me prendre avec lui, mais il se sentait floué et n'appréciait guère mon jeu. Il pensait peut-être que je voulais le divertir, ce qui n'était pas mon intention. Comme je maudissais Celui en ces moments et lui en voulais d'avoir déguerpi !

Il était parti avec notre secret, emportant avec lui tous nos codes d'accès. Comme je ne retrouvais pas les NIP, j'étais persuadée qu'il nous les avait dérobés. Pourquoi ai-je cru que ces NIP m'appartenaient ? N'avais-je donc rien tiré de cette expérience ? Ces codes, ils nous étaient communs et nous les avions abandonnés à l'espace sans limites. Tout était à refaire chaque fois, à chaque saut, avec une formule différente.

Accéder seule à cet endroit indéterminé m'est difficile. Je ne peux reconnaître une couleur ou une odeur particulière qui m'amènerait à dire : voilà j'y suis, j'y arrive, je serai bientôt dans les bras de l'infini. La seule constante de cette rencontre singulière avec le monde est l'imprévu. Le parfum légèrement terreux d'une collègue me conduit parfois aux portes de l'immensité, luxe que je n'ose m'offrir, ce n'est pas l'heure ni l'endroit. Je ne me permets pas d'entrer dans cet espace de peur de perturber mon travail. Or c'est peut-être cette abondance qui ferait décupler mon ardeur à la tâche. L'inattendu se pointe et je ne sais que faire. J'en viens même à penser que, la plupart du temps, je ne le voie pas.

Un sculpteur de canards du Mississipi racontait dans une émission de télé ce que son père lui avait appris : « ...il m'a dit : pour sculpter un canard, tu enlèves tout ce qui ne ressemble pas à un canard. » Criant de vérité, mais aussi de mystère. L'art du vide pourrait se résumer à nous exercer à faire disparaître tout ce qui ne ressemble pas à l'essentiel.

Supprimer toutes les couches de bruits, les pelures de peurs, retirer les écrans projetant nos images préfabriquées. Retrancher les heures du temps, les réduire à néant. De l'intérieur, on ne le verrait pas, le canard, on ne saurait jamais qu'on l'habite. On aurait ôté l'inutile, le bavardage, les peurs, les croyances, les considérations, les colères, tout ce qui ne ressemble pas à la présence. On se serait planté face à la mer, la seule musique qui nous aurait transporté là où nous aspirions à vivre.

J'exprime ces choses sous forme de nous, mais ce n'est peut-être pas ce que chacun espère. À voir éclater les conflits ci et là, il n'est pas certain que chacun veuille atteindre l'infini. Qui suis-je pour juger de cela ? Chacun ses ciels, chacun ses guerres.

De quoi rêvait Celui ? Connaissait-il l'infini comme le fond de sa poche ? Voir le fleuve à longueur d'année, travailler dans les champs, trimer dans les boues, rouler à vélo dans de vastes paysages prédisposent sans doute à vivre dans le « canard ». L'espace sans limite était peut-être le pain et le miel de Celui. Les deux sauts dans l'infini en ma compagnie n'avaient peut-être rien d'exotique pour lui. Il est possible qu'il en ait eu l'habitude. Difficile d'imaginer Celui en train de rêver. Il était foncièrement terrien, lui-même terre, fleuve, ciel, soleil levant. Qu'aurait-il pu souhaiter de mieux ? Son air de se suffire à lui-même n'était peut-être pas orgueil. Il connaissait intimement la matière. Il savait peut-être tout de l'intérieur. En ce cas, il pouvait bien se moquer des autres, il y avait de quoi rire. En avançant cette hypothèse, je me sens très flattée qu'il m'ait choisie pour s'élancer avec lui du haut de la falaise.

Sauter à pieds joints dans le vide lui venait naturellement. Avec d'autres, je ne pouvais envisager de le faire. Ceux-là n'avaient ni l'envergure, ni le courage de franchir le pas vers le mystère. Ce n'était pas à leur portée, ils n'y pensaient pas. Ils étaient dépourvus d'élan. Face au vide, ils ne voyaient que le néant. Le fleuve, le vent, les couchers de soleil, l'odeur salée de la marée s'amenaient pourtant à leur table aux mêmes heures et avec la même intensité que pour Celui, mais ils n'y faisaient pas attention. Tout se déployait sous leurs yeux à leur insu.

Celui savait comment adhérer à l'asphalte avec sa roue de vélo. Il ne se laissait pas intimider par les flammes, s'y jetant au beau milieu et recrachait le feu. Il avalait le vent, aurait pu s'arrêter net de pédaler pour se délecter d'une framboise au passage. Où avait-il appris à vivre ? Qui le lui avait montré ? Ces choses-là s'enseignent-elles quelque part ? Celui était passé par l'école du buisson. Ce garçon-là n'avait rien à faire du regard des gens sur lui. Nul ne peut arriver à une grève, se planter près d'un terrain où jouent plusieurs filles, sans même y être convié, sinon qu'en se fichant des autres. Il trouvait sa place en chaque lieu sans demander de permis.

Il connaissait la meilleure façon d'être, ou peut-être cela lui était tombé dessus dès sa naissance. Celui était à l'intérieur du monde. Pour lui, ce n'était rien d'exceptionnel. Pensait-il que chacun vivait ainsi ? En surface, le cirque, les conventions, les histoires grivoises. En profondeur, la mer, le tonnerre, la rose. Il était né pieds devant en atterrissant sur la terre familiale, arrivant nez à nez avec l'épouvantail du jardin. Il avait dû débarquer en riant, déjà beau, prêt à participer au train des bovins le jour même de son atterrissage. Il avait dit oui d'emblée à tout ce qui venait à lui.

Il en était autrement pour moi. J'avais résisté à une multitude de choses et je le savais. J'aurais voulu tout prendre, tout embrasser sans poser de questions, mais je m'accrochais les pieds et les mains dans les comment et les pourquoi. Pourquoi fallait-il laver la vaisselle dans l'eau brûlante ? Pourquoi ne pouvait-on pas vivre durant toute l'année près du fleuve ? Pourquoi y avait-il tant d'interdits malgré le fait que nous avions accès à cet étendu de bleu ? Comment faire pour nous ficher des apparences et de ce que pensaient les gens ? Je parvenais parfois à résoudre l'un de ces *koans* en tentant d'imiter Celui, mais j'étais très loin de maîtriser cette approche des choses, laquelle détonnait avec mon éducation. Il m'aurait fallu apprendre à désobéir et je craignais les représailles.

Heureusement, la vie parallèle que j'avais créée avec Môme et la Maîtresse lessivait mes inquiétudes. Je me rattachais à ces deux-là du mieux que je pouvais. Nul ne connaissait l'existence de leurs chants et de leurs danses. Ils me sauvaient des apparences et de la rigidité dont je prenais congé le plus longtemps et le plus souvent possible, en me berçant dans la véranda. Cette attitude semblait étrange aux yeux des autres, qui ne comprenaient pas qu'une fille de quinze ans puisse disparaître en elle-même des heures durant.

Je n'abusais pas du soleil. Il m'étourdissait et insistait un peu trop pour me donner des couleurs. Intrusif et tapageur, il nuisait à mes escapades en solitaire. Dehors, je me couvrais un peu, même lors des rares chaleurs au bord du fleuve. J'étais frileuse et le temps frais me convenait. C'était un climat idéal pour visiter la Maîtresse et Môme.

Le jour où j'ai voulu présenter la Maîtresse à Môme, j'ai commis une erreur fatale. Ils n'étaient pas branchés sur la même longueur d'ondes. La sirène s'ébrouait de façon trop tapageuse pour Môme, lequel évoluait effacé et peureux du monde. La Maîtresse, elle, aurait bien aimé le connaître, mais dès qu'elle s'en est approchée, Môme a disparu dans la boue pendant plusieurs jours. J'ai même cru avoir perdu sa trace. Chants doux et patience l'ont remis en confiance et fait réapparaître. Que j'étais contente de le revoir ! Il a émis un petit son, que j'ai interprété comme une forme de bonheur de revenir à la surface. Je n'ai plus osé faire allusion à la Maîtresse devant lui, ayant compris qu'il était trop délicat pour absorber la voix démesurée de la sirène. Môme, il fallait le bercer en lui racontant des histoires, le rassurer, lui dire qu'il était élégant dans sa subtilité. Il donnait l'impression d'une grande fragilité, mais il ne fallait pas se méprendre à son sujet. Môme était vigoureux et savait parfaitement ce qu'il voulait : de l'attention. Je lui en donnais autant que je le pouvais, convaincue qu'il fallait protéger les êtres délicats. Il m'attendrissait tandis que la Maîtresse me stimulait. J'avais besoin de ces deux amitiés-là pour trouver mon équilibre. La sirène était flamboyante et me confrontait à des peurs dont elle tenait à me libérer.

Je n'avais pas les moyens de manquer l'un de ses enseignements.

Il m'est arrivé d'arriver en retard à l'une de ses séances un après-midi.

— Qu'est-ce que tu fabriquais ? Je t'attends depuis une demi-heure.

— J'avais des choses à faire.

— Ah oui ? Es-tu bien certaine d'être en vacances ? Tu n'as rien d'autre à faire que de suivre les plans de ta mère et de tes grandes sœurs ? Allez parle ! Des courses à faire ? Du ménage ?

— Il faut te réveiller mon chou, tu as des choses à désapprendre.

— Je ne les vois pas si souvent, cet été, mes parents.

— Et tu te sens coupable ?

— Pas du tout.

— Tu ne m'as pas vue arriver, c'est ça ?

— Là, tu exagères, Maîtresse. Laisse-moi respirer un peu. Tu fais comme ma mère, tu obliges. Je viens te voir quand je veux, compris ?

— Parfait. Je suis fière de toi, tu ne t'en laisses pas imposer.

— Mais je n'arrive pas à répondre comme ça à ma mère.

— Ce n'est pas nécessaire et ça ne servirait à rien. Ça te nuirait, laisse tomber ! Réponds-lui dans ta tête en dégageant tes épaules. Ce qui importe est ta posture intérieure.

Elle avait raison, la Maîtresse. Dès que je ripostais par en dedans, un grand soulagement soulevait mon corps et me ramenait au centre de moi-même. La Maîtresse m'apprenait la dignité et le courage d'être qui j'étais.

Cet été-là, grâce à elle, j'ai commencé à prendre mes distances avec ceux qui m'entouraient : famille, amis, professeurs, cousins, visiteurs. Cela pour me rapprocher du centre de la Terre, des effluves du feu, des cheveux de Celui. J'arrivais au monde comme on se met à table, curieuse de sensations nouvelles, de révélations. J'avais faim et soif de sable frais, de coquillages défaits, de marées hypnotiques, de ce qui n'a pas de fin. Mon ventre s'ouvrait à un ensemble de choses manifestes, chaudes et obscures, laides et claires.

La laideur me fascinait. J'en observais les courbes sur les nez, les joues, les sentiments. Je la flairais, la disséquais comme les enfants avec les grenouilles. J'éprouvais un réconfort à examiner ce qu'on considérait biscornu, malodorant, rugueux, âpre.

Un autre réconfort était celui trouvé auprès des vieux. Plusieurs avaient élu domicile à notre grève. Ceux-là avaient développé l'écoute élastique. Leur cœur paraissait inépuisable. Je restais chez les Skilling une heure, parfois davantage. Ils m'offraient un jus, nous philosophions. Sur leur terrain, enfants et fleurs sculptés artisanalement dans le bois concurrençaient de gaieté. Ils avaient construit face au fleuve un petit pavillon rappelant les manèges. Leur manière de se porter mutuellement attention me faisait penser à la délicatesse de Môme. Je les sentais profondément liés l'un à l'autre et je ne voulais plus détacher mon regard de leurs mains, de leurs yeux remplis de bienveillance pour l'autre. Ceux-là ne racontaient pas d'histoire, ils n'avaient pas de temps à perdre avec l'anecdote. Entre eux, le langage était essentiellement fait de silence, lequel trahissait des sentiments ardents. Cet amour-là était flexible, je m'y sentais incluse. Savaient-il qu'ils me donnaient ce qu'il est rare de recevoir ? Une véritable écoute. J'aimais parler avec eux, mais l'essentiel se tenait entre les mots. Ils étaient infiniment beaux côte à côte. D'une beauté indéfinissable.

Je n'aurais pu dire ce que j'allais chercher lorsque je traversais leur jardin surchargé de sculptures naïves. Ma visite n'était pas un geste volontaire. Elle s'improvisait : je passais devant leur chalet en marchant ou en pédalant et madame Skilling me saluait. Sa salutation n'en était pas une d'usage. Elle était bien au-delà de la gentillesse. Elle m'invitait à entrer, sans tenter de se faire passer pour une amie, une mamie en mal de petits enfants ou une tante, et cela me séduisait. Je m'asseyais sur leur divan mou et le temps ralentissait sans que je m'en rende compte. De quoi parlions-nous ? Je ne m'en souviens pas. Cela n'avait pas d'importance. Quelque chose d'une nature autre que celle des récits habituels nous réunissait : les Skilling se rendaient eux aussi au centre de la Terre.

Nous faisions partie du même regroupement sans nous y être rencontrés. Il n'y avait pas de salle paroissiale ni de véranda pour commenter les couchers de soleil. Au centre de la Terre, le jour pouvait tomber en plein après-midi ou ne pas se lever. Ce lieu, on aurait dit, cultivait l'esprit de contradiction exprès pour nous faire perdre pied. Pour voir qui serait à la hauteur du vide. Il ne fallait pas nous comporter en touristes hébétés par la singularité de l'endroit, nous en aurions été virés sur-le-champ. Les Skilling pouvaient faire face au caractère incongru du centre du Monde sans s'en formaliser. C'étaient de grands voyageurs. Je les soupçonne d'avoir aimé se laisser déstabiliser par l'inhabituel. Ils étaient du genre à se rendre disponibles aux folies de grande envergure, à vouloir y tremper à la première occasion.

J'aurais dû trouver moyen d'adopter ces vieux-là, ils étaient d'une grande valeur. Ou encore, j'aurais pu tenter de me faire prendre pour leur fille. J'aurais eu un grand terrain de jeu. Non pas à cause de leurs sculptures et du petit pavillon, mais avec le permis de vivre qu'il m'octroyait. Chez eux, j'aurais eu l'espace nécessaire pour prendre ma pleine mesure.

Les autres ne comprenaient pas ce que j'allais faire là, dans leur chalet. Je me plaisais à entretenir le mystère auprès de ma mère, laquelle s'accommodait d'une explication qu'elle avait trouvée à la va-vite : j'aimais les vieux. Il est vrai que je préférais leur présence à celle de n'importe quel autre, sauf de Celui. Ils avaient appris à lâcher du lest à leurs principes, à tout ce qu'ils pensaient, et surtout, à leur façon de le penser. Ils représentaient à mes yeux les maîtres les plus fiables avec la Maîtresse et Môme. Ils étaient de loin les plus expérimentés dans l'exercice de vivre et devenaient ma référence la plus significative en matière de philosophie.

Même Celui ne pouvait prétendre à cette érudition en ce qui concerne la vie. Il en savait passablement pour son âge, c'est vrai, et cela le rendait irrésistible. Le plus charmant, c'est qu'il ne savait pas qu'il savait. Il n'en avait aucune idée. Le jour où il s'était planté près de notre terrain de volleyball improvisé, il n'était pas au courant de ce qu'il allait faire, j'en suis presque certaine. Il n'était pas configuré pour machiner ce genre de plan.

Qu'est-ce qui l'avait amené là ? Il est facile d'imaginer qu'il ait été émoustillé par cette grappe de cuisses qui se mouvaient en tous sens, mais après le jeu, pourquoi être resté dans les parages ? Peut-être était-il venu pour quelqu'un d'autre ? Était-il ami avec notre hôtesse ? Pourquoi n'aurait-elle pas cherché à me retenir lorsqu'elle m'a vue partir vers Celui ? Peut-être n'en a-t-elle pas eu connaissance ? Elle aura été occupée et aura échangé avec les convives. Rien de plus normal, nous étions ses invitées. Pourquoi, d'ailleurs, m'aurait-elle retenue, alors que j'avais envie de bouger ? Cette fille n'était pas d'une espèce à empêcher les gens de bouger ni de parler. On la sentait déjà libre de penser, d'aller et venir à travers les gens. Elle avait fière allure. Sans le savoir, elle m'aura donné les clés du dehors, il fallait que je sorte, j'avais besoin de m'aérer.

Je cherchais à m'émanciper de l'état familial. Chez elle, je n'avais qu'à ouvrir la porte moustiquaire et j'avais accès à tout, tandis qu'à notre chalet, c'était plus compliqué. En sortant, il nous fallait vérifier que tout était bien fermé et ne pas faire de bruit. Il nous fallait vivre sur la pointe des pieds, aller dehors avec précaution, comme si c'était défendu.

Le dehors, j'en rêvais à répétition. Dès que j'en avais l'occasion, je m'y lançais. J'avais soif, tellement soif de vent, de pluie, de fleuve, de galets, de rochers, de gens.

Je questionnais les étrangers qui passaient leurs vacances à notre grève. Comment vivaient-ils ? Que faisaient-ils, là-haut, dans les villes ? Allaient-ils régulièrement au cinéma, au théâtre ? Fréquentaient-ils une bibliothèque ? J'observais avec attention leurs vêtements, les boissons qu'ils tenaient à la main, leur façon de marcher. J'étais déçue la plupart du temps. Ces vacanciers n'avaient pas grand-chose à dire. À raconter, oui, mais peu à exprimer. Pourquoi avait-on loué des chalets à des gens aussi sympathiques et creux ? Était-ce pareil aux autres grèves ? Peut-être ces bienheureux étaient-ils fatigués d'avoir constamment des choses à prouver et que là, au repos, ils se permettaient de tout relâcher.

Pour moi, la ville représentait les cours de diction, de danse, de théâtre, les cinémas, les bibliothèques avec des livres (les nôtres étaient peu garnies), la fête perpétuelle. Lorsqu'on avait accès à tant de culture, il me semblait qu'on devait livrer la nature des pensées suscitées par tous ces arts. J'attendais de ces gens qu'ils aient un peu l'esprit du voyage, mais ils avaient à peine le sens touristique. Il valait mieux chercher la conversation des vieux, lesquels avaient appris à distinguer l'essentiel de l'anecdote. J'apprenais avec eux l'indispensable en accéléré. La seule véritable chose vers laquelle je me suis empressée d'aller. Tout le reste pouvait attendre.

Chez les Skilling, ça sentait le temps qu'on oublie, qu'on ne compte pas. On entendait parfois la pluie sur la gouttière. C'était d'un réconfort inouï. Je frôlais le centre de la Terre dans leur antre. Un souffle de plus et nous aurions sauté ensemble, tous les trois. Je me sentais protégée des commentaires habituels des miens. Je m'en reposais. Je n'avais pas l'impression de parler trop ou d'être lente. Sous le regard des Skilling, j'étais en état de grâce, parfaite. Ma place était évidente sur leur canapé. J'étais attendue. Même s'ils ne m'avaient rien offert à boire, je m'y serais sentie à l'aise. Cette soif-là était accessoire. J'entrais dans leur repaire, lourde des préjugés des adultes et j'en sortais rafraîchie. Tout pouvait m'arriver.

J'avais connaissance de la chance que j'avais de les fréquenter et j'en tirais avantage. Entre nous, tout restait secret. Chacun d'entre nous savait qu'il ne servait à rien d'exhiber ce qui nous reliait. Nous n'aurions d'ailleurs pas su quoi en dire. Cela aurait paru bizarre, incompréhensible ou prétentieux. Il valait mieux nous taire. Nous taire, rester dans la simplicité et la complicité. Nous formions à nous trois une petite communauté sobre et rieuse à ses heures. J'étais comblée.

J'ai cessé de les visiter sans m'en apercevoir. J'étais devenue trop vieille pour aller voir des vieux. C'est, je pense, à ce moment que j'ai rencontré Celui. Les Skilling m'avaient préparée à faire le saut. Ils m'avaient initiée aux possibles. Ne restait plus qu'à trouver l'occasion, laquelle n'a pas tardé à se présenter. Les forces en présence lors de mes passages dans leur chalet avaient jusque-là échappé à la vue. Les particules de ce qui constituerait ma rencontre avec Celui devaient valser dans la place, attendre le bon moment pour se manifester. Tout cela représentait une chance. Les Skilling savaient-ils qu'ils me prédisposaient à cette fête ?

Cette initiation pourrait expliquer pourquoi je me suis retrouvée sur les rochers avec Celui. Nous y étions peut-être depuis un moment, sur ce promontoire. Je m'y sentais tellement à l'aise, j'avais l'impression de rentrer à la maison. Tout devenait clair à présent. J'aimerais que cette explication soit la bonne, malgré sa nature ésotérique. Je pourrais enfin me reposer.

Les Skilling avaient voulu ce qu'il y avait de mieux pour moi. Avaient-ils mis d'innombrables heures à apprivoiser l'invisible ou simplement avaient-ils eu la bonne fortune d'échanger avec lui dès leur plus jeune âge ?

Ce vieux couple avait contribué à créer les circonstances de ma rencontre avec Celui, tandis que Môme et la Maîtresse m'avaient mise dans les bonnes dispositions pour faire connaissance avec ces amoureux inusables qu'étaient les Skilling. Une boucle parfaite.

La question se pose, bien sûr : Pourquoi attacher tant d'importance au moment entre les *hot-dogs* et les rochers ? J'y cherche la disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais à cet instant. J'avais de toute évidence oublié la peur, ou du moins, elle ne m'empêchait pas d'avancer à ce moment. Je n'étais pas du genre à larguer des amies en plein milieu d'une fête. On m'avait enseigné dès le très jeune âge à ne pas faire ce genre de chose. Que s'est-il produit pour que j'abandonne soudain le mode d'emploi et que je prenne le large ? Qu'est-ce que mes yeux ont vu ? Qu'est-ce que mon nez a senti pour m'absorber au point de me faire transiter d'une réjouissance à l'autre ? Ai-je reconnu une qualité de l'air, le son du silence des Skilling qui m'appelait, pour me projeter ainsi auprès de Celui ?

Il m'arrive de me dire que ce n'est pas vers lui que je me suis dirigée, mais vers un sujet d'un autre ordre, un moyen qui m'aura fait traverser du lieu ordinaire des usages à une expérience totale au centre du Monde à laquelle, toutefois, il participait. C'était pour lui un milieu familier, voire naturel. Ce qui me l'aura rendu si touchant. Un passeur.

Il endossait ce rôle machinalement, presque à son insu. Celui était un garçon aux valeurs pratiques. Il devait bien sûr réfléchir à ses heures, il semblait aimer en avoir l'air. Je le soupçonne de nous avoir tous floués avec ses lunettes, son sourire énigmatique et ses airs de grand seigneur de la terre et du vélo. Il s'amusait de tout, se moquait sans doute des uns et des autres dans son for intérieur. Cette posture détonnait avec ce que j'avais palpé avec lui et m'offensait plus que l'eau de vaisselle brûlante. Une imposture. Ses airs hautains, presque dédaigneux des gens, ne trouvaient aucune résonance avec le centre de la Terre et me rendaient perplexe. Mais j'étais indomptable. J'avais déjà appris à me méfier de tous les vernis.

J'ai longtemps aimé les personnes antipathiques, les hommes surtout. Je me plaisais à découvrir leurs îlots de peau d'enfant inentamés par la souffrance. Un luxe dont je n'ai plus les moyens, m'étant écorchée à force de rencontrer d'innombrables résistances. Ayant été à vif, je ne supporte plus que des revêtements neufs ou polis par les expériences.

Ils sont rares, ceux qui se mettent à jour avec eux-mêmes à mesure qu'ils avancent. Le temps qu'ils prennent pour cela est coûteux en humilité et ne garantit rien d'extraordinaire. Ceux-là semblent toujours un peu déphasés au regard des gens qui fonctionnent à toute vitesse, le prêt-à-penser, le déni. Il faut être joyeusement timbré pour s'engager en sens inverse de la circulation. Ces cinglés, je les reconnais d'emblée. De cette minuscule communauté il faut retrancher ceux avec lesquels nous n'avons nulle autre affinité que celle de nous mettre à jour : nous aurions vite épuisé les sujets de conversation. Remarquez, une seule personne suffit pour nous accompagner au centre du Monde, il ne s'agit pas d'un voyage organisé. Ce n'est pas lucratif, pas vendeur, pas accrocheur et cela ne dit rien au commun des mortels.

Le commun des mortels est occupé à autres choses. Il y a tant à produire, à exécuter, à égaler, à devenir, à prendre, à gagner, à prouver, qu'il ne reste plus d'espace pour que les nuages, le feu, la nacre, le sel, la terre puissent nous atteindre. Même en vacances, en bord de mer, la plupart sont soucieux de l'image qu'ils enverront d'eux-mêmes au repos. La représentation est le premier désir.

Les coquillages, pourtant, ont à dire. Ils ne nous livrent pas seulement la mer dans leur cornet. Une multitude de petites rumeurs y sifflent du crépuscule, de la brunante. Nous n'entendons qu'un son imitant celui des vagues, au loin, rappelant les airs d'ascenseurs. C'est peut-être un peu cela qui rendait Môme mélancolique : il se trouvait seul à vivre la vie autrement. Il aurait voulu parler de la boue nécessaire aux colliers d'algues et révéler la douceur à l'intérieur de sa coquille. La Maîtresse l'a effrayé parce qu'elle ne savait écouter qu'elle-même. Je reste néanmoins convaincue qu'elle avait sa place dans le paysage maritime. Sans elle, tout serait resté terne et amoindri par une discrétion qui n'est pas toujours de mise.

Je tentais de me tenir à mi-chemin entre Môme et la Maîtresse, mais je manquais d'expérience pour ce genre d'arrangement. À certains moments, je privilégiais la force indomptée de la sirène, tandis qu'à d'autres, je cherchais refuge au creux de mon mollusque chéri. J'étais parfois des jours sans voir Môme. Il me fallait les enseignements de la Maîtresse, laquelle m'offrait de nombreux boucliers pour sortir dans le monde et me protéger de sa barbarie. Elle me disait : Tu es hypersensible fi-fille, tu te feras bouffer tout rond si tu n'apprends pas à te préserver, voire même à te défendre contre ceux qui sont au courant de la façon dont tombent leurs jugements en toi. Tiens, mets-toi ça autour du cou. Je sentais immédiatement les bienfaits du bijou qu'elle me vissait sur la nuque, lequel irradiait partout en moi. Elle me mettait aussi en garde des dragons qui prenaient toute la place, me coupaient la parole parce que j'étais toujours trop jeune pour ceci ou pour cela. Ceux-là n'envisageaient même pas que je puisse avoir quelque chose à dire, y compris en ce qui me concernait de près. J'arrivais à elle brisée par ce manque d'égards et cette impossibilité de vivre avec ce qui hurlait en moi. Elle me chantait alors ce que je devais faire en convoquant les autres sirènes, lesquelles prenaient position sur le gros rocher pour me présenter un opéra dont j'étais le personnage central. Je devais alors piocher sur le réfrigérateur, chanter à tue-tête dans le chalet, laisser ma famille sous l'orage avec les sacs d'épicerie dans les bras, verrouillant les portes du chalet. C'étaient les prescriptions des sirènes. Je devais me faire entendre, confronter l'autorité excessive de la parole des autres, qu'on me faisait sentir plus avisée, mieux que la mienne. Si je voulais vivre, gagner mon territoire, je n'avais pas d'autres choix.

Môme, lui, m'encourageait à développer ma confiance, malgré le fait que j'étais continuellement infantilisée. Le savoir-faire des autres était de loin supérieur au mien, le supplantait - j'étais trop lente, trop malhabile, trop. Selon moi, j'étais de trop. Lui tâchait de me convaincre qu'une personne ne peut être de trop à partir du moment où elle se trouve quelque part. J'avais beaucoup de mal à comprendre ce raisonnement. Il voulait que je reste en moi-même comme dans le lieu ultime. Il n'y a nul autre endroit où aller. En toi, tu es chez toi. Je le trouvais prêchi prêcha, mais j'avais besoin de cette ordonnance.

Je n'aurais pas voulu que Celui soit au courant des relations que j'entretenais avec Môme et la Maîtresse. Je soupçonne qu'il n'y aurait rien compris, lui qui n'avait pas besoin d'intermédiaires pour occuper l'espace. Le chemin s'élargissait pour lui livrer passage. C'est, je pense, ce que je préférais chez lui. Il n'achetait pas d'autorisation pour aller et venir en société. J'aurais eu honte de me révéler à lui si petite, si vulnérable. Je dissimulais autant que je le pouvais mon admiration pour lui, ne souhaitant paraître trop émotive ou délicate. Pas question d'être qui j'étais, convaincue d'être méprisée par avance. Complexe, complexée, cet âge m'était ingrat.

Comme bien des êtres fragiles, j'étais vigoureuse sous mes airs effrayés. Pas question d'attendre de Celui qu'il me protège, étant aussi orgueilleuse que peureuse. Je m'effaçais, hélas, à mesure que je devenais visible, m'annulant moi-même, m'excusant de tout.

J'avais toujours tort, je me trouvais au mauvais endroit, j'étais encombrante. Lorsque j'osais m'exprimer, je parlais trop fort. Comment inventer ma place ? N'empêche, j'aurais bien aimé un cours accéléré avec Celui, lequel était maître en cette matière.

Je cultivais contre vents et marées un petit jardin de rires à la Caverne des Quarante voleurs. En m'y engouffrant, je craignais d'y croiser un garçon de ma préhistoire, un d'avant Celui. Il aurait fallu que je déguerpisse au plus vite, je n'étais plus configurée pour les adolescents mièvres. Je m'y retrouvais seule, soulagée d'avoir une fois de plus échappé à la banalité des conversations ou des tâches domestiques. J'y sarclais mon sentiment d'infériorité, ne laissant à ma vue qu'ombres et rires. Me moquer, j'en avais les capacités et ne m'en privais pas. Tout le temps du désherbage, je m'apitoyais lourdement sur mes maladresses, mes peurs, ma méfiance. Cette étape franchie, je devenais légère et me ralliait à la beauté du sol, riant un bon coup. Dommage que la Maîtresse n'ait pas eu accès à ce lieu, elle aurait été fière de moi. Elle n'y avait pas accès, mais je l'y amenais à son insu. Cette cavité me permettait d'archiver ses empreintes et celles de Môme, d'aller y cuver leurs enseignements. Il m'était impossible de faire cela en tribu, devant mes couverts, c'était inconcevable.

Je vivais en famille reconstituée, figurant moi-même à titre de mère et d'enfants. Je m'inventais des frères et un père, cet univers masculin m'était étranger. J'avais du mal à leur imaginer des pensées et à les sentir présents. Ils se sauvaient à tout moment, me laissant pantoise, démunie. Ils s'échappaient et je revenais à la charge dès que je m'en apercevais. Ils étaient filous et crapauds, remplis de potentiel de retour et de transformation.

Celui était un peu à leur image, participant à ce paysage incertain et difficile à déchiffrer. Mes frères ne se retrouvaient pas souvent autour du feu, à la caverne, mais lorsqu'ils y étaient, ça buvait et chantait fort. Ils ne se battaient jamais entre eux. Ils attendaient la nuit tombée pour aller me défendre auprès des gars du village, lesquels me considéraient lunatique et frêle. Je ne correspondais pas aux standards de la place. Il m'aurait fallu être plus simple, plus directe, plus disponible pour ces jeunes hommes qui collectionnaient une quantité impressionnante d'anglaises des provinces voisines en visite estivale pour apprendre le français. Mes frères débarquaient à l'auberge en grappe. Le plus costaud, Gérard, entrait devant, bombant le torse. Suivaient Victor, jamais à court d'arguments, Octave, qui ne disait mot et qui en imposait, Arnaud, paraissant conciliant, mais bondissait au moindre regard de travers posé sur moi. J'avais de quoi m'expliquer, résister aux attaques. Lorsque je sortais avec mes frères, tous les gars du village filaient doux. Nous les dépassions de cinq têtes. Celui, même Celui, en était impressionné.

Comme j'avais du mal à tenir mes frères en laisse ! Ils préféraient visiblement le dehors au dedans de la grotte. Je devais faire appel à l'autorité de la Maîtresse pour les faire revenir dans mon souterrain. Elle s'aiguisait alors la voix avant de pousser des notes liquides, lesquelles devenaient de plus en plus cristallines à mesure que le chant se déployait, ce qui avait un effet puissant sur ma fratrie dont les membres rentraient un à un, pressés de faire la fête.

Je les gardais, les regardais jalousement durant quelques heures. Je les voulais à moi, tous à moi, à moi seulement. J'étais leur mère, leur maîtresse, leur sœur, leur confidente. Ils pouvaient tout me dire.

Par exemple, ils racontaient que notre mère n'aimait pas être maman et ne s'en cachait pas. Il est vrai qu'elle n'était pas du genre à chanter des berceuses pour endormir sa marmaille. Pas seulement parce qu'elle n'en avait pas le temps. J'ai longtemps pensé qu'elle n'en avait pas envie. C'était surtout au-delà de ses moyens, elle n'en avait pas les capacités. Je devais me substituer à elle, convenir d'une façon de me donner un peu d'affection. C'est, du moins, ce que mes frères prétendaient. Donnez m'en, vous, de l'affection, si vous êtes si bons que ça ! Ils n'en avaient pas davantage les aptitudes que notre mère, ça allait de soi. Quelle école avaient-ils fréquenté pour se plaindre à ce point et ne pas trouver les moyens de me serrer dans leurs bras ? Je les haïssais quand ils s'en prenaient à elle, la condamnant pour tout. N'avions-nous pas aussi un père taiseux, qui disparaissait pendant des jours dans les bois ? Le père, ce n'était pas pareil : il avait droit à tous les replis, à toutes les absences, il pouvait se permettre de nombreux retranchements. Selon mes frères, cela faisait partie intrinsèque de sa nature d'homme. Je les engueulais et finissais par les mettre à la porte de ma caverne, considérant qu'ils n'avaient pas le droit d'être aussi injuste envers la femme qui leur avait donné naissance, avait trimé dur pour leur offrir une éducation convenable, avait tout sacrifié pour élever une famille qu'elle n'avait pas voulue, mais qu'elle aimait malgré elle. Elle en avait d'autant plus de mérite. Bien qu'elle ne manifestât pas sa tendresse.

N'empêche, mes frères avaient raison sur un point : je devais en arriver à pallier moi-même mes manques et Môme me devenait indispensable. Je sortais de ma grotte et glissais dans les boues jusqu'à mon ami mollusque. Je venais à lui la peau adoucie par les larmes, disposée à entendre ce que sa nature subtile pouvait m'apprendre. Il avait pour principe que je ne devais pas me laisser durcir par le monde rigide dans lequel j'évoluais. De son point de vue, il me fallait au contraire me laisser attendrir par les nuages, les animaux marins, l'air salin et, pourquoi pas, par les manières rudes des gens. Celle-là, je ne l'avais pas vu venir. Me laisser attendrir par les manières rudes des gens ?

Môme tenait à ce que j'apporte quelque chose dans ce climat un peu trop rigoureux. Je devais apparemment prendre des responsabilités dans mon environnement. Allait-il, lui aussi, me sortir un protocole de règles à observer ? Je n'en avais pas envie. Comment pouvais-je changer le monde si je ne remplissais pas d'engagement ? C'est l'une des questions qu'il me soumettait. Là, il me perdait complètement. J'essayais de lui expliquer que je ne voulais pas changer le monde, mais être qui j'étais. Il alléguait que c'était la même chose, que si je livrais passage à la tristesse et que j'osais montrer les vents qui me traversaient, personne ne pourrait rien contre mes états. Je n'étais pas d'accord. Lorsque je m'octroyais le moindre vague à l'âme, on se moquait. Ma chérie, il faut apprendre à te défendre si tu ne veux pas finir comme moi, dans une coquille. Môme parlait une langue étrangère. Responsabilité, engagement, changer le monde, me défendre, cela appartenait à un autre continent. J'en avais pour des jours à retourner ces nouveaux concepts en moi-même, tentant de résoudre les problèmes soulevés par ces mathématiques nouvelles. Les réformes de l'éducation n'étaient pas faciles.

Tous ces exercices me chipaient du temps pour imaginer la prochaine arrivée de Celui, lequel n'arrivait plus. J'ai pensé que je ne l'espérais pas suffisamment pour qu'il sente la nécessité de se manifester à moi. Foutaise ! me hurlait la Maîtresse, tu n'es pas responsable de son irrégularité. Irrégularité, le mot était mal choisi. Comment pouvait-elle si bien chanter et être à ce point à court de mots lorsqu'il s'agissait du passage de Celui ? Cela m'échappait. J'avais l'impression que la sirène n'avait rien à faire de lui, qu'il n'était à ses yeux qu'un prétexte pour me faire travailler des gammes de sentiments. J'en venais à soupçonner que Celui l'agaçait, que ses airs de grand seigneur l'exaspéraient et qu'elle avait beaucoup mieux à faire que de se préoccuper de ses allées et venues. C'était moi qui intéressais la Maîtresse. Moi et mes difficultés à trouver un siège dans les alentours. Si tu trouves une chaise ou un fauteuil, il ne faut pas t'y asseoir. Gardes-le bien en vue, mais ne commets pas l'erreur de t'y installer. Tu aurais trop de mal à t'en relever. Bouge, délie-toi, garde la vue d'ensemble. Reste en mouvement. Elle tenait des propos tout aussi complexes que ceux de Môme.

J'avais toujours pensé que trouver une chaise voulait dire m'y asseoir. Pouvait-il en être autrement ? Comment défendre cette place si je ne m'y installais pas ? Retiens une chose, fi-fille : ne sois pas statique, sinon tu feras partie des statistiques selon lesquelles la grande majorité des gens installent leurs pénates quelque part et y meurent petit à petit. Je ne te dis pas d'avoir la bougeotte, tu te rendrais ridicule. Je t'encourage à rester alerte et vigilante. *Ola !* J'étais d'une grande nervosité, moi, je ne pouvais pas me permettre, en plus, d'être sur le qui-vive à longueur de journée, ça non. Tu ne vois donc pas ces touristes qui ne se laissent plus surprendre, même en vacances. Ta mère, au moins, elle est drôle, vivante. Quand elle sort un contenant de sirop d'érable en plein été, qu'elle le réchauffe et en étend le contenu sur la neige de votre petit congélateur, qu'est-ce que tu penses, qu'elle s'ennuie ? Non, elle vit. Elle exprime une forme de tendresse, elle vous aime. Ça, ne l'oublie pas. Inspire-toi de sa folie. Trouve la tienne, impose-la, mais ne t'agrippes pas à ta chaise comme ces vacanciers, ce serait pathétique. Allez ! séance de chant pour t'ouvrir la cage thoracique, remue-toi ! Impossible de m'apitoyer sur mon sort, hop ! je dégageais ma voix et sortais de ces exercices régénérée, prête à batifoler dans la marée montante.

C'est de cette façon que, un jour, j'ai manqué le passage de Celui à la grève. Il m'aurait fallu oser faire des *sparages* dans l'eau pour attirer son attention, mais je ne voulais pas me ridiculiser. J'étais trop loin du chemin pour qu'il m'aperçoive. J'aurais pourtant parié qu'il me cherchait, qu'il comptait sur le hasard pour me rencontrer. À d'autres moments je l'ai vu passer en flèche sur notre petite route des chalets, sans se soucier du décor et de ceux qui l'habitaient. Les battements de mon cœur, au repos, étaient sans doute aussi élevés que les siens, en roulant. Ce moment passé, je fulminais. Quel culot de circuler chez nous sans dire bonjour, sans sourire ! Pour qui se prenait ce petit cultivateur ? On ne lui avait pas appris les bonnes manières ? Ma première impulsion était de sauter sur ma bicyclette, d'aller le rejoindre et, arrivée à sa hauteur, de le narguer en le dépassant. J'avais les jambes pour le faire. Les jambes, mais pas le courage. Mon projet restait à l'état de fantasme, ou plutôt, je privilégiais presque toujours l'imagination à l'action, sauf une fois, où cela s'est fait malgré moi. J'ignore encore ce qui a agi en moi à ce moment. J'avais accompagné ma mère pour les courses du vendredi, et à la sortie du petit centre commercial, j'ai découvert Celui. « Ça va les cochons ? » lui ai-je balancé. J'ai filé avec les sacs d'épicerie, prenant tout de même le temps d'apercevoir son beau sourire, niais, cette fois-là. Cette audace a mis un terme à tous mes échanges avec lui, et étrangement, je n'ai jamais regretté ma hardiesse nouvelle. Je me suis au contraire sentie libérée d'un poids.

J'erre depuis d'innombrables lunes, à côté d'un destin aussi dur que poreux, près de la mer. Je ne cherche plus Celui. C'est toujours le moment entre les *hot-dogs* et les rochers qui exerce une fascination sur moi. Plus j'y pense, plus j'ai l'impression que cela ne concerne pas Celui. Il serait tellement plus simple de le chercher au lieu de vouloir retrouver ce moment précis.

Ce moment qui m'a révélée à moi-même n'est pas le seul à m'avoir échappé. Il y en a d'autres, saupoudrés sur les rangs des décennies, où j'ai failli advenir, où j'ai failli apparaître et, disons-le puisque c'est de cela qu'il s'agit, j'ai failli naître.

Je me souviens d'un dimanche, au bras d'un amant, dans une marche de fin d'après-midi où tout était magnifié. Mieux, tout était à sa place : les déchets traînant dans la rue, les voitures stationnées ou en circulation, les clochards, les enfants, les nuages haut dans le ciel, le vent frisquet, les maisons ancestrales d'un petit square, tout se déversait dans le même souffle. Pourtant, la fin de l'été, le déclin du dimanche et des heures avec mon amoureux auraient pu contribuer à me distancier de ce moment, c'est ce qui arrivait d'habitude. Je suis restée, je me suis engouffrée dans la brèche qui s'offrait à moi et j'ai fêté. Je veux dire que tout était parfait, délicieux, que je sentais complètement le vent sur mon visage et mes mains, que les couleurs des papiers jetés au sol étaient parfaites, que les maisons du square vibraient de vie. Tout apparaissait en me présentant le monde. Cette fois, je naissais assez longtemps pour en avoir connaissance. Ce n'était pas comme entre les *hot-dogs* et les rochers, où l'essentiel est resté pris dans une crique comme une alliance.

Il m'arrive le plus souvent de me sentir vivante en partie. C'est une sensation étrange, un peu comme si j'avais les épaules complètement éveillées et que le reste du corps était endormi, voire paralysé.

Je cherche à entraîner mon cou, mon tronc, mes chevilles, mes dents, à les faire passer du sommeil à l'était de veille. Le pire, c'est ma tête. La région qui s'avère la plus engourdie, la plus rébarbative, la plus résistance au changement. J'ai l'impression d'un bloc de glace qui meurt d'envie de se liquéfier tout en se tenant dans les zones les plus froides, le plus loin du cœur. Le cœur, ce muscle que je consens à sentir dans les grandes occasions, les peurs bleues, les efforts physiques, les discussions enflammées.

Passer de l'état comateux de l'ordinaire à ce qui ne dort pas est involontaire. Quelque chose surgit. Ce qui importe est l'entraînement à le voir, mais sans le saisir. Il disparaîtrait.

Le moment entre les *hot-dogs* et les rochers n'est peut-être pas la même chose que celui du réveil, je m'explique : l'instant qui m'a échappé juste avant la première rencontre avec Celui sur le promontoire précédait le passage du sommeil à l'état d'éveil. C'était son faire-valoir. Je suis probablement à la recherche des occasions, de ce qui se présente avant les alliances. Cette fin de journée de juin à cette grève marquait l'arrivée des vacances et des plaisirs. Mon aisance dans ce maillot vert, la fin de mon troisième secondaire, la sensation agréable de m'amuser en présence d'autres filles de mon âge, le regard de Celui sur moi, tout cela avait contribué à l'oubli des conventions, des mises en garde, des efforts soutenus pour arriver quelque part. J'étais simplement là, détendue et joyeuse, prête à accueillir toute circonstance favorable, tout prétexte à vivre. Je me trouvais dans les minutes avant le réveil, celles où les rêves annoncent le meilleur ou le pire, selon la façon dont on ouvrira les yeux.

Mes yeux, je les ai ouverts sous les mains de Celui, oubliant les images qui m'y avaient conduite. Cela me paraissait alors sans importance.

Quant à ce qui avait précédé la promenade de fin d'après-midi avec un amoureux, je ne m'en souviens plus, même si c'est facile à imaginer. Une journée ou deux avec un amant voulait dire des heures exquises, des lectures partagées à voix haute, des rires, des extases, des croissants avalés en philosophant, tout ce qui fait plaisir en compagnie d'une personne désirée. À se demander s'il n'y a que le beau, que le bon, que le raffiné qui ont le pouvoir de provoquer l'agrandissement soudain de la matière.

Il m'est aussi arrivé, sur les balançoires des parcs publics, d'être subitement projetée au centre de la Terre. J'étais souvent soucieuse et me rendais en ces lieux pour me consoler d'une perte ou souffler sur une tristesse. Je fredonnais des airs nouveaux ou anciens, cela n'avait pas d'importance, du moment que je chantais. Voir les enfants glisser, sauter et rire contribuait à atténuer mes inquiétudes. Je me laissais absorber par les odeurs que transportait le vent et j'avais l'impression d'atteindre le bleu, le blanc, le nuageux dans mes élans. D'un coup, je ne pensais plus au sens habituel du terme. La pensée était absorbée dans plus grand qu'elle, ce qui me libérait d'un poids considérable. Je devenais songe, enfant qui court ou qui pleure, tulipe ou cumulus.

Chaque fois que je me suis retrouvée au centre de la Terre, il y a eu une brèche que j'ai laissée ouverte sans m'en apercevoir. Sans le savoir, j'étais prête à entamer quelque chose. J'en avais une vague impression, mais je n'aurais pas su identifier quoi. Que s'est-il produit ? Par quel tour me suis-je retrouvée sur le promontoire avec Celui ? J'ai l'impression d'une équation mathématique où je me tenais au centre comme le = qui stabilise l'ensemble des éléments. Les circonstances, la chaleur délicate de juin, les cuisses et les bras offerts à l'air salin s'équilibraient de part et d'autre du « = », pour créer une relation parfaite. Une situation idéale pour rencontrer Celui. Tout s'est arrangé à mon insu. Ai-je eu le talent de me placer au milieu des éléments de l'équation ? Je voudrais croire que oui.

S'il en était ainsi, je pourrais me positionner de nouveau, au point où le chaos s'organise, me situer au centre de n'importe quel moment, de n'importe quel lieu pour me trouver là où je dois être. Si je pouvais faire en sorte d'être à l'endroit à partir duquel tout s'orchestre, si j'incarnais la science du maintenant au point de me poser en son centre, tout serait d'un coup à sa place et deviendrait clair, sans que j'aie à faire l'effort de maintenir cette clarté. Je serais plus tranquille.

J'étais tranquille au moment où je me suis retrouvée sur les rochers avec Celui et lorsque j'ai marché avec cet amoureux à la fin d'un dimanche. Je leur ai alors attribué cette quiétude, sans que ne me vienne à l'esprit que ce calme pouvait émerger de moi. J'étais redevable au promontoire, au quartier, à Celui, à l'amoureux pour cette sérénité soudaine. Dans ces circonstances, la gratitude pour ce qui m'était donné aurait sans doute été plus adéquate que l'attachement à l'autre. Remarquez, l'un ne devrait pas empêcher l'autre.

Avec Celui, je me souviens du silence innommable au moment où je l'ai rejoint. Malgré l'esclandre des vagues qui se jetaient sur les rochers, les rumeurs des gens qui célébraient, le début de l'été et les cris des goélands qui cherchaient des restes, quelque chose s'était tu et me dépassait. J'entendais complètement les bruits et l'endroit d'où ils émergeaient, je peux même dire que j'y participais. Chaque souffle, chaque sensation, chaque chose vue, mâchée ou effleurée passait d'un côté à l'autre de mes cloisons. Il ne faudrait pas penser que tout était exacerbé, ce n'est pas le cas. Comment faire part de cette expérience sans la trafiquer ? Est-ce quelque chose qui s'explique ? Peut-être pas. Il me paraît néanmoins plus que jamais incontournable de la faire connaître sans devoir la montrer. Ce n'est pas le genre de chose qu'on expose ou dont on fait la promotion.

Sur les rochers avec Celui et dans la marche avec l'amoureux, j'étais à la jonction du profane et du sacré. Je prenais congé des tiraillements intérieurs, j'agissais en accord complet avec ce qui se présentait à mes sens. Tout passait par ma faculté de percevoir les sensations. J'avais l'impression d'avoir une acuité nouvelle à être au-delà de ce que je connaissais. J'étais absorbée tout entière par ce que je rencontrais. Pas de distance entre les mains de Celui et mon épaule, aucun écart entre le square de cette fin de dimanche et mes yeux. J'étais devenue Celui et les vagues qui claquaient sur les rochers, les goélands qui hurlaient leur faim, l'amoureux qui marchait avec moi, la fin de ces heures avec lui. Tout était plein. Pas de retranchement ni d'ajout, pas d'éloge, rien à redire. Ces expériences étaient au-delà du beau temps parce que la pluie même aurait été idéale.

J'ai du mal à me faire à l'idée que, dans cette perspective, Celui n'a plus la même importance. J'aimais lui attribuer le plus beau, l'absolu. J'aimais qu'il soit au centre de cette harmonie et de la Terre. La forme n'est pas négligeable lorsqu'il est question de servir l'échappée au centre du Monde. Elle doit savoir se montrer insouciante, rouler à vélo, savoir vivre avec les animaux, et surtout, surtout, avoir un sourire inégal.

Il me faudra trouver un nouveau prétexte, peut-être le chercher dans un milieu différent, voire radicalement autre, pour ne pas avoir le réflexe de comparer les figures de l'équation. Cette fois, je ne m'agripperai à rien ni personne.

Juillet 2022

Celui
constitue l'édition princeps
de ce récit de Marie-Claude Gagnon.

© Marie-Claude Gagnon et Vertiges éditeur, 2022.
ISBN : 978-2-89816-739-3

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2022

– 1 740e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org